

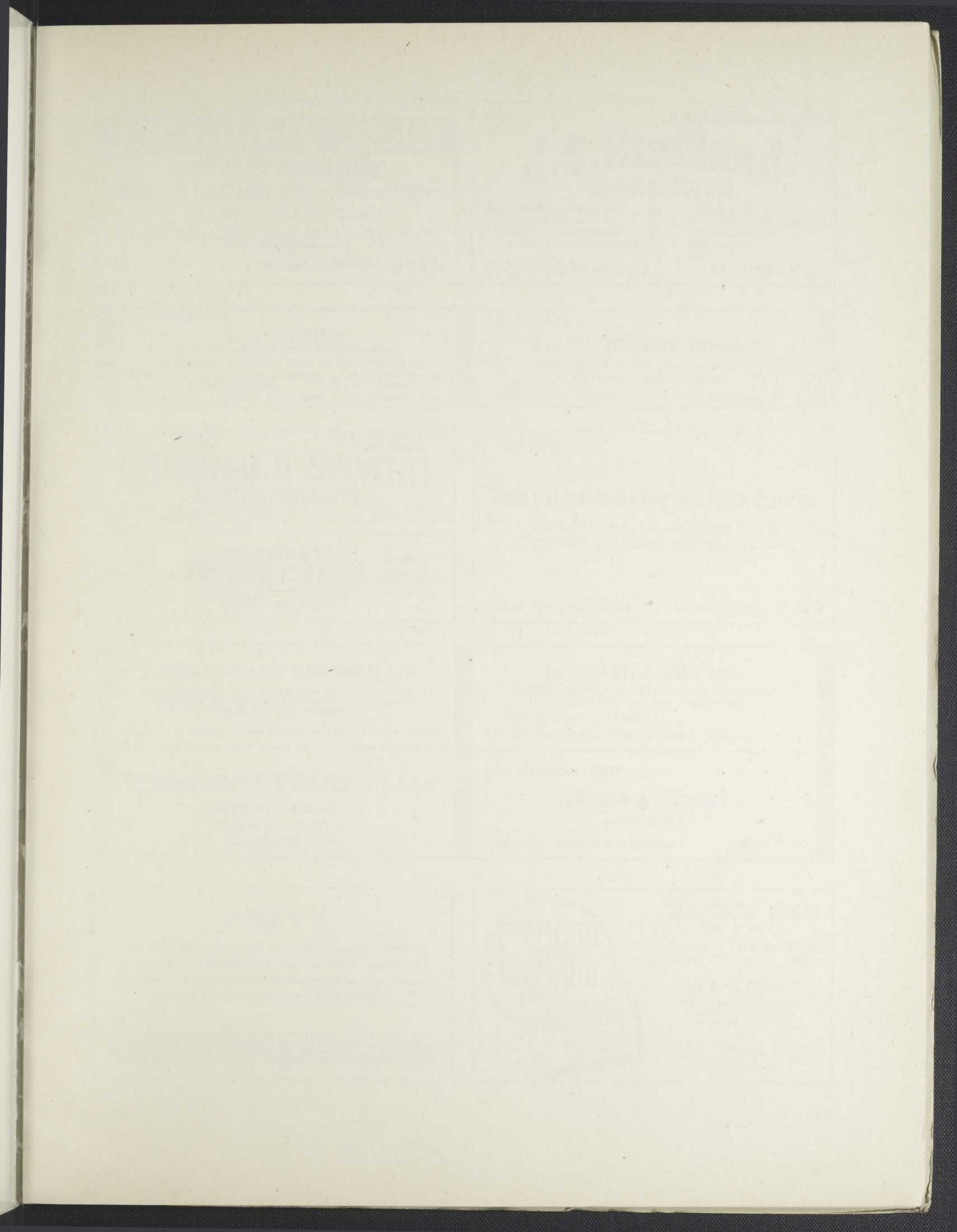
PER
P-382
EX-5
5

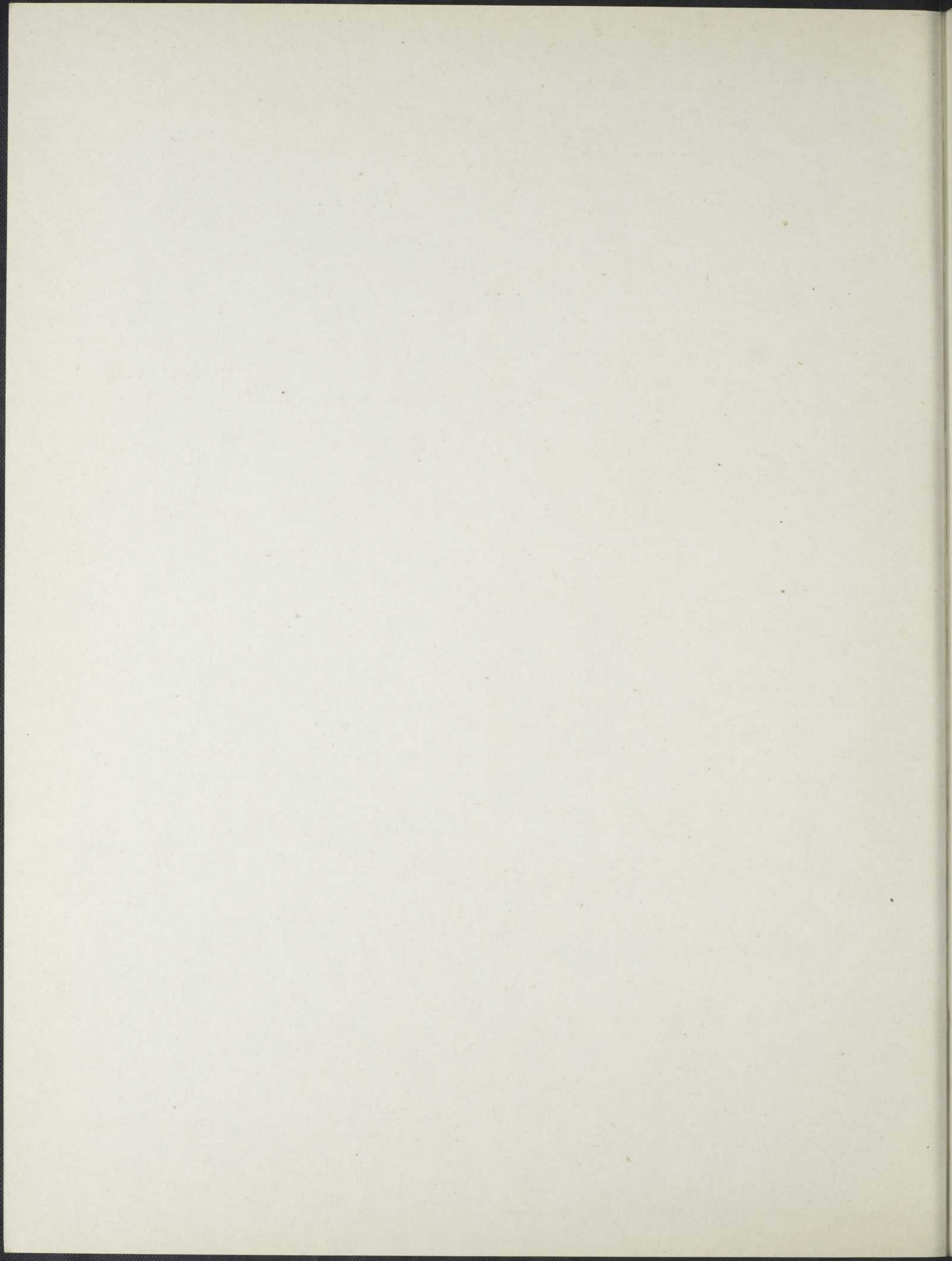
Av. 1926

REVUE DOMINICAINE









BILODEAU Limitée
ENTREPRENEURS
*Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
 Pavages, Trottoirs, etc.*
 — J. IGN. BILODEAU —
 PRÉS. ET GÉRANT
 TÉL. 2-1143 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.
 J. LABELLE

Tél. 8216 Diplômé General Motors
J. S. Ruelland
CARROSSIER
*Réparations d'Automobiles
 et de Rembourage
 Carrosserie endommagée
 et débassage de tous genres.* ||| *Spécialité:—
 Peinture Duco Dupont
 Vitrage des Chars
 Mécanique.*
 2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

HOMMAGES DE
M. J. O'BRIEN
 Spécialités pour Bâtisses et Constructions
 Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
 Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories
 Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.
 Tél. 5992 13, rue d'Aiguillon Québec, P. Q.

TÉL. 4-2473
LA CIE HUBERT MOISAN
 ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC
 SERVICE D'AMBULANCE
 297, RUE ST-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (TÉL. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (TÉL. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
 44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q. TÉL. 2-224

TÉL. 6070
Arthur Cloutier et Fils Enrg.
 DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
 DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS
 252, D'AIGUILLON QUÉBEC, P. Q.

TÉL. 3186* FRONTENAC

 2565 CHAMBLY MONTRÉAL

CHARLAND ET BERNARD Ltée
 Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
 Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
 Fabrication de réservoirs
 Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

O. PICARD & FILS INC.
 PLOMBERIE — CHAUFFAGE — ÉLECTRICITÉ
 VENTILATION — AIR CLIMATISÉ
 GÉRANT: J.-C. LACHANCE
 78, ST-AUGUSTIN TÉL. 2-1239 QUÉBEC, P. Q.

CASAVANT FRÈRES Ltée
 FACTEURS D'ORGUES
 ST-HYACINTHE, P. Q.
 ÉTABLIE EN 1880

TÉL. HARBOUR 3377
GASCON & PARANT
 ARCHITECTES
 934 EST, SAINTE-CATHERINE MONTRÉAL

PRÊTS
 Les demandes de prêts de tous ceux qui peuvent
 assurer le remboursement dans un délai raisonnable
 reçoivent toujours à nos succursales ce bon accueil
 qui est une tradition dans cette banque.
LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA


 SUCCURSALE À OTTAWA
 SUITE 406-18, RIDEAU
 TÉL. 2-9872
 QUÉBEC: 104, ST-JEAN
 SUITE 10 TÉL. 7881
 SPÉCIALITÉS:
 OUVRAGES D'ÉGLISES,
 COUVENTS, ÉCOLES,
 ÉDIFICES PUBLICS
 TÉL. DOLLARD 5512
 961A, RUE ST-ROCH
 MONTRÉAL

Machineries de buanderie
 Glacière électrique
 Moteurs
 Ustensiles de cuisine
 Chauffage
 Air climatisé
 Ventilation
 Brûleur à l'huile MAZOUT

LANGLAIS & FRÈRE ENRG.
 (Chauffage & Ventilation Ltée)
 152, de la Couronne Téléphone : 2-8224
Q U É B E C
Foyers hydrauliques JONES (stoker)
Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE
FAMEUX POÊLES THERMOS

Equipement d'hôpitaux
 Pompe
 Fours mignolets
 Fournaises
 Compresseurs
 Machinerie diverse
 Brûleur à l'huile légère



tél.. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
 MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.



ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
 TÉLÉPHONÉZ À BE. 3984
La Photogravure Nationale *Limitée*
 282 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTRÉAL

TÉL. 2-9411
KELLY ET LEDUC
 FERRONNERIE
 67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL

Outremont, P. Q.

Tél. CRescent 4183



Gouttes nasales **PRIVINE**

pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
 COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — MONTRÉAL

EUGÈNE CÔTÉ
 PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
 de chaussures

ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. RM.
 7 à 8 - P.M.

Dr P. del Vecchio

SPECIALITÉ:

MALADIE/ CHRONIQUE/
 CANCER, TUBERCULOSE,
 ARTHRE, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895
 900 est. / Sherbrooke

**LA BANQUE
 CANADIENNE
 NATIONALE**

est à vos ordres pour toutes
 vos opérations de banque
 et de placement.

Actif, plus de \$300 000 000
 515 bureaux au Canada

Succursale à St-Hyacinthe
 E. O. DESJARDINS, gérant

Tél.

Fitzroy

8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5 5 6 5

Chemin de la
 Côte St-Paul
 Montréal

“LA PETITE SOMME DE S. THOMAS”

Un deuxième envoi d'Europe vient de nous arriver

C'est une édition « classique » de la *Somme de S. Thomas* que tous les professionnels aussi bien que le clergé seront heureux de trouver au Canada, et les bibliothécaires pourront parfaire leurs séries d'avant-guerre.

Chaque traité est présenté par un spécialiste, avec le texte latin et la traduction française accompagnée de notes explicatives et d'appendices. Les volumes sont d'un format élégant, commode, soit (10 x 17 cm.), et d'une typographie soignée.

Brochés, ils sont présentés sous des teintes de nuances variées, afin de bien distinguer les différentes parties de la Somme.

Quelques titres sont épuisés en Europe, mais seront réimprimés.

L'unité (net — franco) : \$1.25 — Série de 37 volumes : \$42.00

LES REVUES DE FRANCE chez nous...

1. — LA VIE SPIRITUELLE (revue mensuelle)

Comme celle de 1919, « La Vie spirituelle » a l'ambition apostolique de rencontrer les besoins spirituels de ses contemporains : primat de la vie intérieure, mais d'une vie intérieure puisée aux sources authentiques de la grâce, éveillée et guidée par une pédagogie adaptée, et assez vivante aussi pour que l'extérieur, même le plus banal, devienne spirituellement animé de l'esprit du Christ.

Abonnement, 1 an : \$2.50



2. — LA VIE INTELLECTUELLE (revue mensuelle)

Après quatre ans d'un silence volontaire, « La Vie intellectuelle » reparait, fidèle à son esprit, avec son équipe de rédacteurs d'avant-guerre, accrue de collaborateurs nouveaux. Elle se donnera pour tâche de maintenir dans l'intelligence des catholiques et d'offrir à l'attente de ceux qui, sans partager notre foi, regardent cependant vers le christianisme, le sens de l'Eglise et l'esprit de la chrétienté.

Abonnement, 1 an : \$4.00



3. — L'ART SACRÉ

Revue de 32 pages en héliogravure. C'est l'organe indispensable de l'actuelle renaissance de l'art religieux. Il n'est pas une revue d'archéologie. Son objet est la vie actuelle des arts chrétiens sous ses multiples formes.

La série : \$2.50

On s'abonne immédiatement en s'adressant à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ARCHITECTES :

Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec, P. Q.
Drouin, J.-C., 104, St-Jean, Tél. 2-8618 Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760. SQUARE VICTORIA, LA. 2870. MTL.

Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :

Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORT :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec, P. Q.

ASSURANCES GÉNÉRALES :

Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :

Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785, Québec,

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :

Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 Québec, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC

ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :

Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-

CARTIER, STE-FOYE, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :

Terminus, 501, boul. Charest Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :

Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec, P. Q.

AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :

Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 Québec, P. Q.

AVOCATS :

Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 Montréal

Champeau, Armand 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont

St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUES :

La Banque Provinciale du Canada,

221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BICYCLETTES ET ACCESSOIRES :

Gendron et Frère Enrg., 19½, Provost, Tél. 3-1233, Québec, P. Q.

BIJOUTIERS :

Guay, J.-A., 465, Christophe-Colomb, Tél. 5892 Québec, P. Q.

BISCUITS ET GÂTEAUX :

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :

Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN

BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :

Dupuis J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :

Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,

83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec, P. Q.

BOUCHERS, ÉPICIERS, QUEBEC MARINE GROCERS :

Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505, Québec, P. Q.

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec, P. Q.

BUANDERIES :

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :

J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURAGE, ETC.) :

Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHAPEAUX :

Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

Syndicat National du Combustible,

67, Buade, Tél. 7111, Québec, P. Q.

The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec

CHARBON ET HUILE :

Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :

Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :

Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUSSURES :

Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :

Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 Montréal

COLLEGE O'SULLIVAN :

Chevrier, J.-P., Principal, 136, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec

COLLÈGE VERSAILLES :

Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :

Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.

Compliments d'un ami : C. N. E.

Compliments d'un ami : J. E. S.

Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.

Compliments de J. M. Québec, P. Q.

J. P. Laberge Enrg.

Un ami de la Revue.

Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

W. A. Baker, Palais de Justice Montreal

CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :

Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),

109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :

Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :

Succession Delphe Maranda,

818½, St-Vallier, Tél. 2-3808, Québec, P. Q.

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :

Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543, Québec, P. Q.

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :

Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec, P. Q.

COURS PRIVÉS D'ANGLAIS (JOUR ET SOIR) :

Ecole Labrosse, 72, de l'Eglise, Tél. 4-6304 Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :

Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.

La Corporation de Prêts de Québec,

132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIERS EN ÉPICERIES :

Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal

COUVREURS :

Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677, Québec, P. Q.

CRÈME GLACÉE :

Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841, Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Bouchard, J. & Fils, 54 — 5e rue, Tél. 4-1113 Québec, P. Q.

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :

Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 Montréal

Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville), Québec

DRIVE YOURSELF :

Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec, P. Q.

EAU DE JAVELLE :

L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

ÉDITIONS :

Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.

ENTREPRENEURS :

Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179, Québec

Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec

Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 Québec, P. Q.

ÉPICIERS-BOUCHERS :

Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ÉPICERIES EN GROS :

D'Aoust, P. Ltée, 11, York ... Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 ... Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931, ... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :

Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville ... Trois-Rivières

FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 ... Québec, P. Q.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 ... Québec, P. Q.
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 ... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070, Québec, P. Q.

HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMMEUBLES :

Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322, ... Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :

Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 ... Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :

Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :

Fabricant des « Antalgines » contre les maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, Av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 ... Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 ... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 ... Ottawa, Ont.

LIQUEURS DOUCES :

Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891, ... Québec

MACHINERIES DE BUANDERIE, ETC. :

Langlais et Frère Enrg., 152, de la Couronne, Tél. 2-8224, Qué.

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 ... Québec, P. Q.
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 ... Québec, P. Q.
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 ... Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 ... Québec, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 ... Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHAND DE FOURRURES :

Zicat Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foy, Tél. 9627, Québec

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :

Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARBour 7630 ... Montréal

MARCHANDS-TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 ... Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 ... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 ... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455, Québec, P. Q.

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A. 2014, Bleury, Tél. HARBour 0630 ... Montréal

NETTOYEURS, BUANDERIE :

Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 ... Québec, P. Q.

NOTAIRES :

Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, Av. Verdun, Tél. YO. 5322 ... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 ... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières
St-Jean et Lesage, 400 est, Sherbrooke, Tél. HA. 8305, Montréal

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.

PÂTISSERIES :

Pâtisserie Frontenac, 300, St-Jean, Tél. 2-5721, Québec, P. Q.

PHARMACIENS :

Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 ... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.

PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 ... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :

Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 ... Québec, P. Q.

PIERRE :

Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 ... Québec, P. Q.

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 ... Québec, P. Q.
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 ... Québec, P. Q.

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 ... Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 ... Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. ... Québec, P. Q.
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 ... Montréal
Queen Mary Hard. Ltd., 5323 Queen Mary Rd., *EL. 1129, Mtl.

RESTAURANTS :

Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097, Montréal

SALON DE BEAUTÉ :

Salon Mario, 40, de Mazenod, Tél. 3-0593 ... Québec, P. Q.

TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :

Taxis Red Diamond de Luxe, Tél. 8123 ... Québec, P. Q.

TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 ... St-Hyacinthe

USTENSILES DE CUISINE — ALUMINIUM :

Waterless Kitchen Equipment Reg'd.,
286, St-Joseph, Tél. 5355, Québec, P. Q.

VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

Sommaire

Avril 1946

CÉCILE CHABOT : *Le Grand Berger et la petite brebis*

Cette grande poétesse toujours heureusement inspirée célèbre dans cette légende pascale l'immense miséricorde de Dieu sur l'immense misère de l'homme.

« Que celui, parmi vous,
qui n'a jamais, avec la lumière,
avalé une goutte de boue,
se lève et devant Moi se tienne debout ».

T. R. P. GÉRARD PARÉ, O. P. : *Réflexions sur la foi chrétienne*

L'auteur dédie ces réflexions à ceux qui doutent, à ceux qui ne croient plus ou pensent ne plus croire, aux superbes qui bravent Dieu alors que pour Le saisir il faut l'humilité.

ANNETTE DÉCARIE : *Johann Sebastian Bach*

Une musicienne de chez nous décrit, ici, ce qu'elle a découvert de grandeur et de majesté dans l'œuvre de Bach et nous dit son émerveillement devant ce génie.

LOUIS-MARCEL RAYMOND : *Les « entretiens » de Mount Holyoke College*

Que savions-nous de ces activités intellectuelles d'une élite française que la guerre a jetée sur notre continent ? Mount Holyoke College est désormais entré dans l'histoire de la pensée française en exil.

PIERRE RICOUR : *La Grande Epreuve de la Paix*

Cette étude approfondie du monde en 1946 nous montre un chaos formidable guère favorable à la Paix. L'O. N. U. n'a pas donné les résultats attendus et la Paix qu'on croyait prochaine semble s'éloigner.

Le sens des faits

FERNAND JOLICÉUR : « Une Internationale de la jeunesse ».

M.-V. MASSON, O. P. : « Un grand obstacle à l'Action catholique ».

L'esprit des livres

MARIE-LOUISE DUFRENOY : « L'Orient romanesque en France » (J. P.).

ROBERT CHARBONNEAU : « Fontille » (A. Saint-Pierre, O. P.).

CHARLES MAYER : « L'homme ne vaut que par le progrès » (Paul Lacoste).

GEORGES DUHAMEL : « La Pierre d'Horeb » (Paul Lacoste).

ÉMILE NELLIGAN : « Poésies » (P. L.).

ALBERTINE FERLAND-ANGERS : « Mère d'Youville » (P. L.).

ANDRÉ CORTIS : « Destinées » (P. L.).

JACQUES BAINVILLE : « Histoire de deux peuples » (P. L.).

PIERRE DE RONSARD : « Selecta » (P. L.).

RICHARD ARÈS : « Notre question nationale » (P. L.).

JOHN A. GUISCHARD : « Le conte fantastique au XIX^e siècle » (P. L.).

JACQUES DE LACRETELLE : « Silbermann » (P. L.).

DUSSANE : « Reines de théâtres » (P. L.).

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal - 18

Volume LII

Tome I

Avril 1946

Le Grand Berger et la petite brebis

(Légende pascale)

Elle était toute sale, du bout de ses sabots
à la fine pointe de ses oreilles,
la petite brebis
que les boucs et les agneaux
et les bergers aussi
avaient chassée de la bergerie,
la petite brebis
qui cherchait sommeil
et qui tournait dans le rond du désespoir
et de l'ennui,
le jour et la nuit,
le matin, le midi et le soir.
Nul n'avait eu pitié d'elle.
Pas même les bergers
dont c'est le métier
de soigner les agnelles blessées,
d'arracher les chardons
enfoncés dans la laine des petits moutons
et de bercer, dans leurs bras,
la brebis qui a fait un faux pas.
Non.

*De cette petite brebis-là,
nul n'avait eu souci.
Et pourtant c'était au plus profond,
dans sa chair et dans son cœur aussi,
qu'elle avait été atteinte et mordue.*

*Certes, elle avait failli
en allant boire au ruisseau défendu.
L'eau semblait si fraîche et si claire
et tant de lumière
s'y promenait dessus !
La boue était au fond, bien entendu.
(Il y a toujours de la boue
au fond des ruisseaux défendus.)
Mais la petite brebis d'abord
n'avait pas eu le désir de la boue.
Elle n'avait eu que celui de la liberté :
elle n'avait eu que le goût
de la mousse
et des boutons d'or
qui poussent au bord ;
elle n'avait eu que le goût
des lampées douces
coulant sur sa langue, et dans sa gorge, et dans son corps.
Mais, petit à petit,
ses deux pattes de devant avaient glissé.
Et puis, ensuite, ses deux pattes de derrière.
Et la boue qui dormait au fond du ruisseau
s'était éveillée et levée.
Et la boue avait troublé l'eau claire.
Et la brebis avait avalé la boue
avec la lumière.*

LE GRAND BERGER ET LA PETITE BREBIS

Et la boue
s'était collée
en dehors et en dedans de la petite brebis blanche.
Honteuse et frissonnante,
courant à perdre haleine,
la brebis était revenue vers la bergerie.
Le berger lavera ma laine,
se disait-elle, et les moutons,
mes frères,
et les brebis,
mes sœurs, m'aideront
à oublier le goût
de la boue
et à sécher ma peine.
Et je redeviendrai toute blanche
à cause de leur amour et de leur pardon.

Mais le berger l'avait d'une branche
battue
sur le travers et sur le long.
Et les moutons avaient ri
de mépris
Et les boucs du bout
de leurs cornes pointues
l'avaient chassée de la bergerie.
Et les agnelles
du bout de leurs sabots
avaient lancé sur elle
toutes les pierres de l'enclos.

Une seule larme de pitié
coulant des yeux du berger

*l'eût peut-être lavée !
Une seule goutte de lait
tombée d'une mamelle
toute de tendresse gonflée
eût peut-être éteint le feu en elle
allumé !*

*Une seule patte d'agnelet
tendue vers la sienne
en un geste d'amitié
l'eût peut-être à jamais
protégée !*

*Mais hormis la haine
et le mépris
et les coups durs,
rien ne lui avait été accordé.
Et révoltée,
la petite brebis,
loin de la bergerie,
à l'aventure,
s'en était allée.*

*Elle erra dans la campagne
et les chiens, à son passage, hurlèrent.*

*Elle grimpa sur la montagne
et les loups la traquèrent.*

*Elle dégringola dans la plaine
avec toute sa misère
et toute sa peine
et nul ne vint à son secours*

LE GRAND BERGER ET LA PETITE BREBIS

pour lui donner à boire
et calmer sa faim
et caresser sa laine.
Et c'est ainsi qu'un soir,
après avoir roulé de forêts en vallons,
de pics en ravins,
c'est ainsi qu'un soir
la brebis, de nouveau,
rencontra le ruisseau.
Les boutons d'or
sur le bord
y fleurissaient toujours,
et les étoiles, en plein milieu,
y dansaient comme au fond des cieux.
La brebis s'arrêta
pour écouter l'eau sur les cailloux
chanter.
Elle se pencha
pour y goûter.
Et dans la boue
se vautra durant toute la nuitée.

Or, quand vint le matin
(qui était le matin
plus pur et plus serein
que tous les autres matins,
le matin de ce jour
plus ensoleillé que tous les autres jours)
quand vint le matin de Pâques, le Grand Berger
qu'elle ne connaissait point
posa sur elle la tendresse et le pardon de ses yeux divins.
La brebis tressaillit

et cria vers Lui.
 Il se pencha pour la ramasser
 et, dans le creux de ses bras,
 Il la berça pour l'apaiser.
 Puis tandis que la petite brebis,
 petit à petit,
 s'endormait dans le remords et dans l'amour,
 le Berger des bergers, par trois fois,
 traça sur elle
 le signe de la Croix.
 Et le dehors et le dedans
 de sa robe devinrent plus blancs
 que la lumière de l'aube nouvelle.

Alors le Christ se tournant du côté
 de la bergerie
 à haute voix proclama :
 « En vérité, je vous le dis
 j'ai donné ma vie
 et je suis ressuscité
 pour tous les agneaux et tous les boucs et toutes les brebis,
 et tous les bergers aussi
 de la bergerie.
 Et vous qu'avez-vous fait de celle-ci ?
 Parce qu'elle était tombée dans le ruisseau
 vous l'avez renvoyée au ruisseau
 à coups de sabots,
 de branches et de pierres !
 Que celui, parmi vous,
 qui n'a jamais, avec la lumière,
 avalé une goutte de boue,
 se lève et devant Moi se tienne debout ! »

LE GRAND BERGER ET LA PETITE BREBIS

*Et tous ceux qui étaient dans la bergerie
penchèrent la tête et se mirent à genoux
devant Lui.*

*Alors le Christ entrouvrit le paradis
et y déposa lui-même la petite brebis
parmi les anges et les saints.*

*Et tous nous savons maintenant qu'après la Nuit
il y a le Matin.
Et tous nous savons maintenant qu'après la Mort
il y a la Vie.*

Cécile CHABOT

Réflexions sur la foi chrétienne

François Hertel observait récemment, dans un article de *La Nouvelle Relève* (juin 1945) que « notre catholicisme héréditaire et enraciné, est plus une habitude acquise qu'une vie rayonnante... que les jeunes gens et les jeunes filles de chez nous qui lisent Gide découvrent souvent au cours de leur lecture qu'ils ne croient plus à rien ; et cela parce qu'ils n'ont jamais vraiment cru. Ils avaient l'habitude de la foi. Ils n'avaient jamais posé l'acte qui seul engage ». L'observation n'est pas complètement nouvelle. Mais qu'elle soit faite aujourd'hui, au moment où nous sortons d'une guerre qui a posé devant nos yeux la misère sanglante d'un monde infidèle à la doctrine du Christ ; qu'elle soit faite par un prêtre qui connaît bien les jeunes et possède l'art de provoquer leurs confidences, voilà qui est de nature à nous plonger dans des abîmes d'angoisse. Ah non ! tout ne va pas bien pour le christianisme dans l'élite intellectuelle du Canada français.

Je dédie ces quelques réflexions sur la foi à ceux qui doutent, à ceux qui ne croient plus ou pensent ne plus croire, spécialement à ceux-là qui entretiennent encore le désir de ne pas rejeter sans considération ce qui peut contribuer à nous sortir, pauvres humains, de nos limites charnelles et de notre durée passagère.

Nous parlons souvent de la foi chrétienne comme si l'Eglise nous imposait ses dogmes dans le seul but d'humilier notre esprit. L'orgueil intellectuel constitue pour l'homme, dit-on, la plus dangereuse tentation. Afin de remédier à cette mauvaise tendance, l'Eglise, au nom de Dieu, nous demande de renoncer en partie à notre raison, en nous obligeant à croire des propositions inévidentes : les dogmes. La religion chrétienne exige du fidèle, non seulement la mortification du corps, mais aussi celle de l'esprit. Et c'est à l'exécution de cette dernière que l'acte de foi est ordonné. On raisonne alors comme si le contenu de la foi importait peu.

L'accent se trouve placé presque exclusivement sur l'acceptation du témoignage de Dieu, et la foi apparaît comme une sorte d'ascèse spirituelle dont la fonction principale, pour ne pas dire unique, serait de mortifier notre intelligence, d'éprouver le fidèle et de le faire voir parfaitement soumis.

Cette façon de concevoir la psychologie de l'acte de foi se présente rarement en des termes aussi excessifs ; parfois même, elle n'est que sous-jacente à un exposé. Il n'empêche que, plus ou moins expressément, c'est là l'idée qu'on garde de la foi catholique, après avoir étudié certains traités modernes, lu ou entendu tel sermon, écouté telle conversation. Or, en raisonnant de la sorte, on méconnaît les richesses que la foi nous apporte, les perspectives sur lesquelles elle ouvre l'intelligence, l'agrandissement humain qu'elle confère. On prête même au Dieu révélateur un faux visage et on éloigne de la religion chrétienne des hommes de bonne volonté.

Remarquons cependant que cette conception ne contient pas d'erreur positive ; tout ce qu'elle dit est vrai. Il est très vrai que la foi chrétienne est une connaissance qui s'accomplit dans le mystère. Le croyant accepte les dogmes uniquement parce que Dieu les a révélés. « Je crois en vous, parce que vous êtes la vérité même ». Son adhésion et sa certitude ne s'appuient pas sur une évidence, comme dans une preuve philosophique, une démonstration mathématique, l'intuition d'un principe ou d'un fait ; elles s'appuient sur l'autorité de la parole de Dieu se rendant témoignage à elle-même. Sur ce point, l'acte de foi du chrétien s'assimile à la connaissance de foi dans l'ordre naturel. Il suit de là que cet acte comporte une sorte d'ascèse pour l'intelligence. L'homme qui a jeté sa vie du côté de Dieu — et tout chrétien est cet homme — le sent bien : il accepte comme vraies des propositions qui l'engagent tout entier et dont son intelligence, naturellement faite pour l'évidence, ne perçoit pas la vérité. Lorsque saint Thomas traite de la foi surnaturelle, il relève ce qu'il y a d'anormal dans cet état d'esprit, en reprenant la définition de saint Augustin : « *Fides est cogitatio cum*

assensu » ou encore : « *Assensus cum cogitatione* ». La foi chrétienne est un assentiment qui comporte une « cogitation » c'est-à-dire un va-et-vient de l'esprit cherchant à comprendre ; cogitation qui n'est pas le doute, mais une interrogation de l'intelligence aspirant à la vision claire de la vérité, une insatisfaction amorçant l'enquête théologique. Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que la Trinité ? Que signifient et qu'impliquent toutes ces formules dogmatiques qui livrent, à l'intelligence et au cœur du croyant, Dieu lui-même et tout l'univers suspendu à Dieu. Le chrétien qui a des exigences intellectuelles, disons même : celui dont la foi est vivante, veut le savoir ; non pour s'adonner à une spéculation prétentieuse, non pour augmenter sa certitude, mais parce que son esprit est naturellement fait pour l'évidence et qu'il ne peut être satisfait que dans la claire possession de la vérité.

Les écrivains ou les prédicateurs qui définissent la foi chrétienne comme une connaissance où l'esprit renonce pour ainsi dire à son droit à l'évidence pour s'appuyer uniquement sur la véracité du témoignage divin ne font donc pas erreur. Ils ont raison aussi d'affirmer que la foi constitue une sorte d'humiliation pour l'intelligence et d'insister sur la nécessité d'accepter sans discussion la révélation de Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Mais la foi chrétienne n'est pas rien que cela. Mais en insistant exclusivement sur un seul aspect d'une doctrine on finit par laisser une fausse idée de l'ensemble. La foi chrétienne n'a pas uniquement pour but de nous faire voir fidèles ; elle est avant tout une communication de vérités, une communication de vie pour l'intelligence et l'être humain tout entier. L'inévidence dans laquelle ce don de lumière et de vie s'accomplit, n'est qu'un mode passager dû à l'imperfection de notre nature et destiné à s'épanouir dans la clarté de la vision béatifiante ; d'ailleurs toute rencontre entre l'homme et Dieu ici-bas ne se produit-elle pas nécessairement dans le mystère ? Lorsque saint Paul déclare que la foi passera, il parle de ce mode de connaître dans l'inévidence ; il ne veut pas dire que la connaissance elle-même que la foi procure au croyant disparaîtra, que les vérités qu'elle lui livre passeront.

RÉFLEXIONS SUR LA FOI CHRÉTIENNE

La parole de Dieu ne passe pas et le bonheur du ciel qui consistera dans la vision face à face, ne sera que le développement parfait de la connaissance de foi entraînant l'épanouissement complet de la charité.

Saint Thomas a écrit sur ce sujet, dans sa Somme Théologique, un article qui révèle une conception de la foi bien différente de celle que d'ordinaire nous nous formons (II-II, q. 2, a. 3). Il se demande : Est-il nécessaire pour se sauver de croire à des vérités qui dépassent la raison naturelle ? Autrement dit : Est-il nécessaire d'avoir la foi surnaturelle pour faire son salut ? La réponse n'est pas douteuse puisque cette nécessité est affirmée par l'Écriture : l'auteur de l'Épître aux Hébreux déclare que sans la foi, on ne peut pas être agréable à Dieu et se sauver. De cette vérité fondamentale de l'enseignement chrétien, saint Thomas cherche ensuite la raison ; il la trouve dans l'élévation de l'homme à une fin surnaturelle et l'initiation que réclame dès maintenant la poursuite de cette fin. Dieu, en effet, a élevé l'homme à une vie qui dépasse ses pouvoirs et ses droits naturels ; la destinée, la fin ultime qu'il a voulue pour lui consiste dans la connaissance claire et évidente de l'essence divine avec toutes les richesses de vérité et de vie qu'elle contient ; le ciel n'est pas autre chose, en sa substance, que la vision de Dieu face à face. Or — et la raison profonde du régime de la foi apparaît ici — l'esprit humain ne parvient à la connaissance évidente et claire, dans un ordre de vérités, que par étapes, en commençant par la foi. « *Oportet addiscentem credere* ». Cette vieille maxime des Grecs est universelle : tout homme qui débute dans une science doit commencer par croire. Ainsi, en philosophie, l'élève devra d'abord faire confiance à son maître, accepter son enseignement sur la foi de son autorité. Ce n'est que plus tard, lorsque son initiation sera terminée qu'il pourra voir par lui-même, acquérir la connaissance évidente et devenir vraiment philosophe. Dieu a tenu compte de cette loi de notre esprit, en déterminant les modes de réalisation de notre vocation surnaturelle. Il a voulu que, dans cet ordre comme dans les autres, l'homme n'accédât à l'évidence qu'après une initiation, il a voulu le préparer à la vision béatifiante, et cela par la foi.

Sans doute, de puissance absolue, il pouvait nous communiquer dans l'au-delà la connaissance claire de son essence, sans la faire précéder d'une initiation ici-bas. Mais, c'eût été méconnaître la nature progressive de l'esprit humain. Or, Dieu se doit à lui-même de conduire les créatures vers leur destinée en se conformant à leur condition, en proportionnant ses secours aux natures qu'il a lui-même créées. Dans cette science formidable qu'est l'ensemble des vérités révélées, le principe d'Aristote, « *oportet addiscentem credere* » trouve donc son application, et cela de par la bienveillance divine. En d'autres termes, le régime de la foi que la religion chrétienne nous impose n'est que l'application d'une loi naturelle de notre esprit à cette incomparable discipline intellectuelle où Dieu lui-même nous communique ses vérités et se fait notre maître. Sur terre, nous sommes tous nécessairement des débutants dans la science divine ; il convient donc que nous commencions par croire ; il est juste que nous soyons dans la foi, prélude de la vision claire et saturante dans le face à face de l'éternité.

Bien des idées seraient à relever dans cette explication de saint Thomas. On en retiendra d'abord l'affirmation de la continuité entre la vie surnaturelle d'ici-bas et celle de l'au-delà. La grâce est déjà la gloire, en commencement ; la foi, la croyance à ces dogmes tant décriés et que nous-mêmes catholiques, nous avons présentés comme une pénitence ou une renonciation aux droits de notre raison, n'est pas autre chose que la vision béatifiante, en prémices ; c'est le ciel déjà commencé. Dès aujourd'hui, nous portons dans notre âme notre ciel — ou notre enfer — à titre de gages et de commencement.

On remarquera encore chez saint Thomas cette façon de concevoir la connaissance surnaturelle de foi comme une discipline intellectuelle où Dieu se fait notre professeur. Nous avons été élevés à un ordre de connaissances qui ne nous était aucunement dues. Dieu a bien voulu nous dire un peu de ce qu'il est dans la profondeur de son être, nous révéler le sens profond et les lois dernières de ce monde, nous appeler aux destinées les plus hautes : le partage de sa propre vie. Une science

nouvelles aux perspectives infinies, engageant tout son être et toute sa destinée s'offre à l'homme. Cette science, Dieu la proportionne aux conditions de notre intelligence. S'il nous livrait ses connaissances sans tenir compte de notre nature, nous en serions éblouis, aveuglés. Saint Thomas insinue même que si notre esprit était élevé sans transition à la vision face à face, il y aurait de quoi le volatiliser. Le cas des enfants baptisés, morts avant l'âge de raison, demeure exceptionnel, et le régime de la foi n'est pas dans l'intention divine une pénitence ou une mortification imposée à l'homme ; il est l'effet d'une condescendance.

On retiendra enfin que la foi chrétienne est avant tout communication de lumières et de vérités. Nous insistons trop exclusivement d'ordinaire sur l'adhésion au témoignage divin et le renoncement qu'elle impose à notre raison. Tout en tenant compte de ces éléments, une conception intégrale de la foi mettra plutôt l'accent sur les vérités communiquées. Elle engagera le croyant à scruter le contenu de la Révélation ; elle lui recommandera de méditer les dogmes et tout l'enseignement chrétien, d'en voir la portée, de s'en inspirer à fond dans la solution des problèmes qui le sollicitent, en un mot d'en vivre. Nous nous trompons souvent dans notre façon de concevoir la ferveur et la vie de la foi chez le croyant. Il nous arrive de confondre foi et crédulité, et de nous engager ainsi dans une religion qui n'a pas de prise sur nos vies. Avoir une foi fervente et vivante, c'est sans doute redire souvent à Dieu, dans le secret de notre âme, notre parfaite soumission à l'autorité de sa parole ; c'est répéter notre acceptation sans réserve des dogmes et jeter à nouveau notre vie du côté du mystère ; mais c'est surtout arrêter notre pensée sur les vérités de la Révélation, essayer de voir un peu de ce qu'elles signifient et tout ce qu'elles ne signifient pas, tenter de pénétrer jusqu'à la mystérieuse réalité qu'elles convoient. Spéculation bienfaisante, qui, poursuivie dans l'attention aux inspirations divines et sous la conduite des maîtres de la pensée chrétienne, augmentera la fermeté, la ferveur, la vitalité de notre foi ; elle débarrassera au surplus notre esprit de tous ces faux visages que nous prêtons à Dieu et nous décou-

vrira un ordre et une cohérence inattendus dans toutes ces propositions apparemment arbitraires, même dans celles qui nous révèlent les initiatives les plus imprévisibles d'un amour divin radicalement libre de ses démarches. Car si les voies surnaturelles ne suivent pas les routes de la raison, elles les rejoignent toujours. Nous aurons le sentiment de nous trouver en possession de richesses inépuisables, non seulement pour notre esprit mais aussi pour toute notre personne. Dieu bénit l'homme pour avoir cherché et il dévoile, à ceux qui sont attentifs, des régions de la pensée, des continents de l'être qu'ils n'avaient pas soupçonnés.

Car ce ne sont pas des vérités quelconques que la foi catholique nous livre, mais bien celles qui contiennent la signification profonde et définitive de tout ce qui s'offre à notre investigation. Le croyant est le seul homme qui sache d'où il vient et où il va; il est le seul homme qui possède sur l'origine de l'univers, sa raison d'être et sa destinée, les ultimes explications. « Si l'on n'est pas chrétien, on ne peut rien comprendre. Il n'y a de vraie lumière que pour le chrétien. C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien » (Jacques Rivière). La plus haute fonction de l'homme est d'expliquer le monde par la pensée et loin d'être une entrave en cette enquête comme on l'a souvent dit, la foi chrétienne avec ses dogmes apporte les solutions dernières, les plus profondes et les plus sûres. Nous prenons parfois l'attitude de gens qui veulent se faire pardonner leur foi, alors que, par elle, nous possédons les derniers secrets de tout. L'invisible est toujours la cause et l'explication du visible. Ce qui est le plus important ne se voit pas. L'essentiel est inaccessible aux yeux du corps et ne se perçoit qu'avec l'esprit, surtout avec le cœur au sens pascalien du mot, c'est-à-dire : non pas le sentiment, mais l'intuition et l'expérience spirituelle. Selon Platon et Aristote, l'invisible est *maxime ens*, ce qui a le plus d'être, ce qui est cause première dans tous les ordres. La connaissance, même imparfaite, qu'on peut en avoir était aux yeux des anciens plus appréciable que celle des réalités inférieures. Nous qui appartenons à la civilisation chrétienne et qui nous extasions devant les progrès que manifeste la découverte des

RÉFLEXIONS SUR LA FOI CHRÉTIENNE

rayons atomiques, nous aurions peut-être quelque chose à apprendre de ces païens, pour l'appréciation des réalités spirituelles et l'attention au monde invisible.

J'ose demander ici, fraternellement, à ceux qui me lisent et qui doutent ou ne croient pas, de se placer décidément en plein cœur des mystères chrétiens pour les regarder avec les yeux de l'âme. J'ose les prier de ne pas limiter leurs aspirations à l'ordre sensible, de ne pas jeter, sans réflexion, leur vie du côté de la frivolité. Sans doute la foi est une grâce de Dieu. « Tout est grâce » écrit quelque part Bernanos. Oui. Mais ce n'est là « qu'un bout de la chaîne ». Tenons fermement les deux bouts, même si nous ne voyons pas bien où et comment ils se relient. Il existe telle chose qui s'appelle la correspondance à la grâce. Il y a une attitude de l'âme qui conduit à la foi, la conserve et la développe ; une autre qui ferme au langage du mystère et voue irrémédiablement à l'ignorance de ce qui dépasse la raison et en quoi réside le dernier mot de toutes les énigmes. La grâce est à la portée de tous. Dieu ne nous demande que cette simplicité du cœur qui permet de lever les yeux vers sa face, d'être attentifs à sa parole et à ses avances. Encore faut-il l'apporter. Mais nous discutons avec Dieu, butés sur nos susceptibilités et enfermés dans nos fausses certitudes ; nous paradons devant lui, tout occupés de nos personnages ; nous persistons à refouler en nous le sens du mystère et nous passons comme des morts au milieu du monde invisible qui palpite à nos côtés ; nous nous laissons emporter sans aucune réserve, par le vent des spectacles frivoles, des lectures troublantes, des systèmes prétentieux et extravagants. Croyez-vous donc que l'homme puisse impunément attacher son regard à n'importe quoi ? Dites sincèrement : ne trouvez-vous pas, en voyant tant de souffrances et d'inquiétudes sur la terre, qu'il est grand temps que les hommes tournent leur attention du côté des réalités invisibles et qu'ils cessent de se considérer comme des causes premières.

Gérard PARÉ, O. P.

Johann Sebastian Bach

« Architecture sonore de Bach,
séjour du temps délivré... »
(André SUAREZ)

Bach, génie atlantique qui supportez sur vos robustes épaules le ciel infini de l'éternelle Musique. Synthèse de ceux qui furent et de ceux qui seront.

Bach, génie sans drame, pur génie musical. Ambassadeur le plus justement titré — 250 ans de bons offices — de sa Majesté, l'auguste et impalpable Musique.

Bach, créateur qui n'avez cessé de vous reconnaître la créature de Dieu dans la simplicité de votre foi. Qui avez élevé les plus belles « cathédrales sonores » à sa gloire. Qui ne vous exprimiez en musique que sous le signe de l'éternité, *sub specie æternitatis*. *Bach*, trinité de vérité, de beauté et de bonté.

Bach, qui ne fîtes pas le trafic des défaillances de votre vie, pour les transmuter en chimie sonore. Plus grand ainsi que les plus grands. Vous n'eûtes pas à vous « armer de néant et de mort » pour imposer votre pur génie.

O *Bach*, votre nom est la beauté, la sobriété même et l'équilibre du nombre ; synthèse cosmique, en lui sont les quatre points cardinaux. Il est « paix aux hommes » de toute la terre, et sérénité élyséenne.

Votre nom est la majesté contenue aussi, et la simplicité, cette authentique parure de toute majesté d'âme.

Il est droiture, blancheur et pureté, ô *Bach*, chevalier « sans peur et sans reproche » de la plus grande Divinité sur terre.

Il est santé, il est robustesse, il est allégresse. Quelle joie contagieuse de bon géant est en lui !

Et quelle miséricorde aussi, qui ne peut venir que de la toute-puissance et de la sublimité.

* * *

JOHANN SEBASTIAN BACH

Comment concevoir la Musique si « au commencement n'était... » Jean-Sébastien Bach ? Je n'entretiens pas l'illusion de faire *ici* œuvre didactique, car vouloir définir et situer Bach dans l'histoire de la Musique, ce serait un peu comme prétendre définir Dieu-le-Père à tout un consistoire de théologiens.

Ces lignes ne veulent être que reconnaissance et émerveillement. Mais émerveillement tel que nulle reconnaissance ne le pourrait justement acquitter.

Non, je ne ferai pas ici l'énumération de son œuvre gigantesque et sublime. Tout l'après-midi d'un jour y suffirait à peine. Qu'il me suffise de vous transmettre la savoureuse information que donnait le pianiste Alexandre Borovsky à son public de l'Université des Annales, à Paris, il y a quelques années. Je cite Borovsky : « La Compagnie de T. S. F. à Leipzig a décidé de procéder à l'émission intégrale des cantates de Bach, en y consacrant une partie de matin tous les dimanches : les artistes engagés pour la réalisation de ce grand projet ne termineront leur travail que quatre ans après l'exécution de la première cantate ». Et ce ne sont là que les cantates.

Que dire du seul legs de Bach aux pianistes. L'étude complète en exigerait, sans exagération, la vie entière.

Moins ce bref aperçu, permettez que j'aie laissé aux musicographes le soin de compléter l'information statistique de l'œuvre incommensurable de Bach.

Je ne dirai rien non plus — ou si peu — de sa vie sans éclat d'honnête bourgeois pieux et paisible. « L'amateur de romantisme, écrit Georges Duhamel, ne trouverait vraiment rien à y glaner ». Dans cette existence toute unie, ni les passions de l'amour, ses désespoirs, ses tragédies, ni la curiosité, le goût de l'expérience « ces degrés sanglants qui, selon Elie Faure, mènent jusqu'à la création ». Rien. On n'y trouve rien, sinon une riposte cinglante à ceux qui, avec ce dernier (Elie Faure), aiment à affirmer que « l'homme moral ne sera jamais un créateur ». Qu'ils sont pygmées et nains en face du grand Sébastien Bach ceux

qui, au nom de l'expression artistique, feraient la moue au récit de cette paisible vie toute dévouée à son Dieu et à sa famille.

* * *

Musique seule est son monde à part. Mais quel univers, mais quel royaume ! Royaume « qui n'est pas de ce monde », plutôt royaume où tout de ce monde est sauvé.

« Bach, écrit Suarès, est la vie rachetée du néant par l'harmonie et la sérénité pensante. Avec Bach, on est transporté dans un monde où les passions se contemplent elles-mêmes et se passent sans se détruire ; ou tout est apaisé, non dans la glace, dans le feu, non pas dans le sommeil ou la diminution de soi, mais dans l'harmonie souveraine de la connaissance et l'accomplissement du cœur ».

Ici, Musique n'est pas « la mère des convoitises », Musique n'est pas « refuge du sentiment outragé ». Musique est souverain bien, univers transfiguré où toutes les valeurs terrestres sont purifiées, régénérées. La vie y est là toute, mais « elle y purge ses misères et ses faiblesses ; elle y trouve sa forme la plus parfaite et la plus digne de durée ».

Et quelle profondeur ! « O profondeur, dimension de notre père Bach, et dont il a fait la plus pleine volupté de l'âme ». Profondeur qui n'est ni vertige, ni abîme, mais ascension, mais ciel.

Et sa puissance — sûre d'atteindre Dieu lui-même. Et quelle sublimité ! Dans le paroxysme des plus intenses « climax », jamais « les circulations affolées du sang musical dans ce cœur sonore ». Avec Bach, on s'élève, on est emporté dans le crescendo des accords et des sons, et c'est toujours, en haut de la montée, les étoiles de la nue et la porte ouverte du ciel.

C'est que la paix, ce don de Dieu, « la paix est avec lui », et c'est bien ainsi. « Car, dit quelqu'un, la paix doit toujours régner sur les cimes, même s'il est fatal que la tempête soit la loi des océans » (Suarès parlant de Goethe).

JOHANN SEBASTIAN BACH

Grandeur de Jean-Sébastien Bach, climat de tous les jours, de toutes les heures, et cette plénitude qui donne à l'âme une extension insoupçonnée, infinie.

« Et tu rendais mon cœur si joyeux que je ne le reconnaissais plus pour le mien » (Dante). O joie des suites dansantes et des concertos brandebourgeois ! Joie qui jamais n'est « ivresse ou trouble », mais joie claire et transparente jusqu'au plus profond. Joie qui est accroissement de soi-même ou, selon le mot de Spinoza, ce « passage d'une moindre à une plus grande perfection ». Profondeur inégalée dans la joie, ô joie de Bach, car « il est tellement plus facile de paraître profond dans la douleur et les ténèbres que dans la joie, la confiance et l'honnête clarté ».

Et que sa douleur est sage (« sois sage, ô ma douleur », chantera Baudelaire) et toujours rachetée. La douleur est ici « possession seraine » ; une autre noblesse de l'homme, une simple mutation de sa joie.

Nulle rancœur en Bach, ni d'angoisse trop humaine. Tout est don de Dieu. La mort même lui est une amitié chère retrouvée au bout du cycle des ans, et qui a une fois entendu l'indicible musique du « Komm, süßer Tod » (viens, douce mort) est à jamais réconcilié avec cette grande ennemie du pécheur.

« Jamais sa douleur ne consent à s'enfoncer dans l'éternité sans avoir connu l'apaisement, la rémission » (Georges Duhamel).

Il ne se plaint jamais du Destin, car « se plaindre du Destin, dit Maeterlinck, c'est presque toujours se plaindre de l'indigence de son âme ». Et l'âme de Bach est toute largesse, toute abondance et sublimes richesses.

Qu'il est miséricordieux et qu'il a pitié ! Ses chorals-préludes ne sont que pour consoler l'homme de son péché, en lui pardonnant et en le rachetant. Et combien « celui qui a pitié, écrit Elie Faure, plus encore que celui qui dompte est un vainqueur ».

Grâce infinie des sourires de Bach, sourires qui semblent « faits de mille sourires parfaits ». Et cette gravité ailée !

Ordre et émotion. Ordre dans l'émotion. Emotion dans l'ordre. Intelligence et cœur. « Bach révèle l'intelligence au cœur, écrit André Suarès, et pénètre d'amour toute l'intelligence. L'équilibre de l'œuvre et du sentiment est sans exemple ».

Cet équilibre qui est « rapport entre ce que l'homme exige de lui-même et ce qu'il peut », où trouver en effet plus absolue qu'en Bach, cette relation de l'œuvre et de la personnalité.

Que sa langue est merveille ! « Il est plus parfait dans son propos que tous les autres artistes dans le leur ». Je n'en veux prendre à témoin que le « Clavecin bien tempéré » ce « nouveau Testament » du pianiste, selon Hans de Bülow, ces « tables de la loi » pour tout fervent musicien.

Perfection consciente et intuitive à la fois, et dans la perfection « cette innocence du cœur qui est la chose la plus obscure et la moins explicite ». Mystère de la perfection !

Majesté et logique de l'architecture sonore de Bach. Et solidité. Pas une de ses œuvres qui ne soit charpentée de béton armé, sous la grâce même des traits les plus fantaisistes.

Constructions sonores inégalées. Ravissement de la raison, ivresse spirituelle. Enthousiasme au sens authentique et premier du mot qui est « fuite en Dieu ».

Pour le musicien, c'est, chaque jour, l'eau lustrale d'un nouveau baptême, le pain quotidien, eucharistique qui le conserve en état de grâce musical. Pour les autres, c'est « en les rendant toujours plus reconnaissants, toujours meilleurs, plus simples de regard, plus pénétrés de foi en la vie, et dans la vie même plus heureux et plus grands » (Rainer Maria Rilke parlant des œuvres de Jacobsen) c'est, dis-je, l'adhésion entière et ravie de l'esprit et du cœur.

Et si, comme l'écrit Elie Faure, « nous sommes créables à l'infini, recréables surtout », à notre époque de dynamite, d'épuisement et de sourde inquiétude, c'est à Jean-Sébastien Bach qu'il faut demander le secret de nos renaissances.

Annette DÉCARIE

Les «entretiens» de Mount Holyoke College

Le titre éveille déjà des curiosités. Il rappelle discrètement les Entretiens de Pontigny. En 1910, un humaniste français, Paul Desjardins, décédé récemment, achetait les ruines de l'Abbaye de Pontigny, une des quatre filles de Citeaux. Il restaura et rendit habitable la vieille demeure bourguignonne et y invita, chaque année, des penseurs et des artistes de tous les pays, à se rencontrer et à discuter des sujets d'art ou d'actualité. André Gide, dans son *Journal*, André Maurois, dans ses *Mémoires*, ont décrit ces fêtes intellectuelles, dont un Paul Valéry, un Jean Wahl, un Charles Du Bos étaient les vedettes. Elles entretenaient le culte d'un esprit européen qui, s'il avait pénétré la masse, aurait évité au monde bien des catastrophes, bien que les faits semblent donner raison à ceux qui s'y sont toujours opposés.

Bâillonnée depuis juin 1940, la France ne pouvait plus envisager ces réunions marquées au signe même de la liberté. Les derniers « entretiens » de 1939 avaient été dédiés à l'idée de destinée. La guerre mit sur les routes de l'exil nombre d'intellectuels européens qui abordèrent sur les rives américaines. L'un d'entre eux, Gustave Cohen, professeur de littérature médiévale à la Sorbonne, avait déjà eu l'idée de rassembler tous les universitaires exilés et de fonder une Ecole libre des Hautes Etudes, en plein New-York, sur Fifth Avenue, où Maritain enseigna. Gustave Cohen a d'ailleurs l'expérience de ces bastions français à l'étranger. Il fonda en Hollande la Maison Descartes et enseigna dans Strasbourg, redevenu français. C'est également lui qui songea à organiser des « entretiens » qui rappelleraient ceux de Pontigny et qui se tinrent, à Mount Holyoke College, dans le Massachusetts, à trois reprises : du 17 août au 12 septembre 1942 ; du 1er au 28 août 1943 ; du 23 juillet au 19 août 1944.

L'art et l'homme fut le thème général des premiers entretiens, qui firent peu de bruit mais remportèrent franc succès. *Permanence des*

valeurs et renouvellement des méthodes présida à ceux de la deuxième décade. Mais cette fois, *Time Magazine* alerté dépêcha un photographe et un reporter. *L'idée de crise et notre crise* occupa la dernière série d'entretiens. Gustave Cohen étant en route pour Alger, via la Martinique, Jean Wahl en fut le véritable animateur. La réussite en fut telle que, les événements d'Europe d'ailleurs se précipitant, il ne voulut plus les reprendre, par peur qu'une autre décade ne soit inférieure et ne déçoive. J'eus la bonne fortune d'être invité aux entretiens de l'été 1943. J'y revis Gustave Cohen et je fis la connaissance de Jean Wahl, Jacques Hadamard, Paul Vignaux, Jean Benoît-Lévy, Roman Jakobson, Raymond de Saussure, Lee Simonson, Michel Magat, Francis Perrin, Georges de Santillana, Geneviève Tabouis, etc.

En marge de ces rencontres enrichissantes, je voudrais dessiner quelques crayons légers et essayer de restituer un peu l'atmosphère unique de cette vie intellectuelle collective et de cet événement qui appartient maintenant à l'histoire de la pensée française en exil.

D'abord, le décor. Les maisons d'éducation canadiennes ont quelque chose de repoussant aux points de vue architecture et site. Un pays si vaste craint le manque d'espace. Le collège féminin de Mount Holyoke, au lieu de rassembler ses départements dans le même édifice, les a répartis dans un grand nombre d'immeubles individuels, disséminés ici et là dans un grand parc, autour du tombeau de la fondatrice : Mary Lion. Les palmes balancées des grands arbres, chênes et érables, les lierres à l'assaut des murs, les vignes et les sumacs agrippés aux clôtures, le gazon bien tondu, la forêt toute proche, le cours capricieux de la Connecticut, tout invite à la méditation et au repliement sur soi. Je garde souvenir d'un plateau couvert de graminées brûlées de soleil où les colonnes aux lignes si pures des genévriers de Virginie mettaient une note de campagne romaine.

La bibliothèque bourrée de livres français affiche un style gothique qui ne manque pas d'attrait. Des vitraux comme dans une cathédrale. Un asile de fraîcheur et de silence. Les bibliothécaires ne vous confessent

pas avant de vous céder les livres. On a d'ailleurs accès aux rayons et il y a, ici et là, de petites tables bien cachées derrière les livres où l'on peut se faire oublier et travailler en paix. De précieux livres d'heures du moyen âge, exposés dans des montres, accrochent la lumière à leurs enluminures. J'ai passé là quelques-unes des plus belles heures de ma vie à feuilleter des livres dont je ne connaissais jusqu'ici que le nom.

Nous étions une centaine de personnes habitant le pavillon Porter Hall. Deux fois par jour, chacun sortait sa chaise et prenait place sous les grands arbres pour assister à une conférence suivie de discussions, interrompues parfois par le passage bruyant des grands avions brillants au soleil et dont les occupants, que nous surnommions les écrivains du ciel, se préparaient à écrire de leur sang de grandes pages d'héroïsme dans le ciel d'Europe et d'Asie.

Les repas nous réunissaient au réfectoire commun. Très démocratiquement, chacun prenait place où il voulait, déjeunait avec Jean Wahl ou dînait avec Francis Perrin : aucune de ces distinctions de classes sociales qui rendent la vie si malheureuse et si compliquée. Enfant choyé, venu du lointain et sauvage Canada, j'occupai pour quelques jours par faveur spéciale la *guest room*, que je dus céder un soir à Geneviève Tabouis, pour aller rejoindre au troisième la folle et sympathique jeunesse française, sérieuse et turbulente comme il convient, attentive durant les conférences, mais oubliant des grenouilles dans le lit des dames et chahutant au point d'obliger Monsieur Gustave Cohen à venir mettre le holà à deux heures du matin en pyjama...

Selon l'usage bourguignon, chaque semaine était consacrée à deux disciplines : le théâtre et les sciences se disputaient le temps, lors de mon séjour. Gustave Cohen exposa l'évolution de la mise en scène dans le théâtre religieux du moyen âge. Eve Daniel parla de la poésie au théâtre et prit un tel plaisir aux Grecs que nous n'arrivâmes jamais à Giraudoux !

Jean Benoît-Lévy, l'émouvant réalisateur de *La Maternelle*, de *La mort du Cygne*, de *Feu de paille* et surtout d'une précieuse série de films

éducatifs, nous exposa ses théories sur le cinéma, dont un des principes de base est la crainte de la vedette. Il affectionne particulièrement embaucher des enfants et des ouvriers et préfère leur fraîcheur au métier des noms consacrés. Il projeta pour nous son admirable documentaire *Le maître verrier* qui nous fait passer par toutes les angoisses de la création artistique. La poterie modelée, remodelée et constamment remise au four, on craint toujours qu'elle ne fonde. Il nous montra aussi un long film de John Steinbeck : *Forgotten Village*. C'est l'application de la doctrine de Jean Benoît-Lévy : un village isolé de paysans mexicains dont on a filmé la vie de tous les jours. Il y a là, faut-il le dire, un oubli systématique du rôle de la transposition ou de la stylisation, essentielles à tout art bien né, que rachètent à peine de belles images, des sourires, une humanité fruste et superstitieuse et surtout une hallucinante sorcière guérisseuse.

Lee Simonson, d'origine allemande, est un des fondateurs du célèbre *Theatre Guild*, né sur la 35^e rue, à New-York, de l'exemple de Jacques Copeau et de son *Vieux-Colombier* : réaction contre les faiseurs d'argent. Simonson nous fit en français une longue conférence sur la mise en scène moderne qu'il connaît comme pas un, ayant monté quelques-uns des plus beaux décors qu'on ait vus aux États-Unis, auteur d'un livre technique sur le sujet : *The Stage is set*, qu'on vient de rééditer.

Il nous montra, au moyen de diapositives, quelques-uns des décors qu'il a faits pour *L'Annonce faite à Marie*, *Liliom*, *Back to Mathusalem*, *The Apple Cart*, *La maison des cœurs brisés*, *Peer Gynt*, *Jane Eyre*, *Le pouvoir des ténèbres*, etc.

Depuis, ces somptueux décors, où la lumière est traitée comme une matière malléable (il faut entendre Simonson parler de la lumière), ont servi à illustrer un grand album de souvenirs *Part of a lifetime* (1943). Simonson y a raconté sa jeunesse, sa formation à Harvard, sous Santayana, ses séjours à Paris, ses rêves, ses enthousiasmes et ses déceptions.

D'ailleurs le *Garrick Theatre* n'est plus, qui abrita, sur la 35^e, les rêves de Jacques Copeau, durant la première guerre, et où les jeunes

gens enthousiastes du *Theatre Guild* allèrent s'installer après le départ du *Vieux-Colombier*. Au cours d'une de nos escapades newyorkaises, nous eûmes la tristesse, mon collègue Kucyniak et moi, cherchant l'édifice doublement célèbre, de ne trouver qu'un terrain de stationnement...

Somonson va même plus loin. Le *Theatre Guild* n'est plus caractérisé par le désintéressement enthousiaste qui marqua ses débuts. *Part of a Lifetime* contient à ce sujet des chapitres désabusés. Aujourd'hui, c'est une entreprise purement commerciale qui profite de l'esprit de dévouement à l'art de ses fondateurs¹.

Un après-midi où nous visitons le petit théâtre d'essai de Mount Holyoke, véritable petit temple de Dionysos où la scène et ses dispositifs ingénieux, les sièges en gradin, la bibliothèque donnent tout de suite envie de devenir metteur en scène, Lee Simonson me raconta une visite qu'il avait faite à Jacques Copeau, à sa demeure bourguignonne. Il se rappelait surtout avec une évidente gourmandise les plats merveilleux que Copeau lui avait servis.

Aujourd'hui, Lee Simonson s'est retiré presque complètement de l'activité théâtrale du Broadway. Sa dernière participation a été la plantation des décors pour une pièce de Laurence Stalling, créée le 20 novembre 1944 et qui ne joua que quelques jours : *The Streets are guarded*.

* * *

On se tromperait gravement si on ne voyait en Jacques Hadamard que le mathématicien célèbre auteur de tant d'ouvrages savants. Il me plaît qu'il soit dans l'intimité un homme disert et charmant et un botaniste curieux et érudit. Je le revois trottinant en sandales, comme un franciscain, le visage empreint de cette bonté particulière des vieillards, m'entraînant jusqu'au jardin aquatique pour me demander le nom de la grande graminée qui croît avec les lotus. C'était la zizanie, non celle de la Bible, signe de discorde, mais le riz sauvage, aliment des Indiens de

1. Maurice ZOLOTOW : *Broadway's Amazing Amateurs*. The Saturday Evening Post. January 6, 1945.

l'Amérique. Toute une civilisation se lève dans l'esprit du botaniste qui regarde ces grandes panicules pyramidales au bout desquelles tremblotent les étamines roses.

Jacques Hadamard allait se cacher chaque matin, dans quelque coin secret du *campus*, pour travailler à la psychologie de l'invention, problème qui le passionne depuis longtemps. Mais la nature devait bien le distraire un peu car il revenait toujours, environ dix heures et demie, un pâturin aux dents ou une branche de chêne à la main. Vieil amateur de fougères, il en possède un herbier assez complet. Le curieux est qu'il n'accepte pas de spécimens des autres : il faut qu'il ait récolté la plante lui-même, qu'il l'ait vue chez elle. On m'a raconté, au Jardin botanique de New-York, qu'il était venu s'informer où il pourrait trouver le *Schizaea pusilla*, rarissime filicinée des pinèdes du littoral atlantique, qui manquait à sa collection. L'illustre octogénaire entreprit l'expédition avec la ferveur d'un chevalier médiéval. Son épouse aurait pu être une grand'maman canadienne. Chaque matin, elle s'informait, dès que j'apparaissais, de mon sommeil, de ma santé, de mon appétit. Elle était en grande partie responsable du très bel esprit de famille qui régnait à Mount Holyoke College.

Dans un brillant entretien, Jacques Hadamard nous montra, à notre grand effarement, que le vocabulaire particulier de chaque discipline scientifique se multipliait et se compliquait au point que la coopération entre spécialistes de branches différentes devenait de plus en plus difficile, voire impossible.

Jean Wahl était de toutes les réunions. A ce philosophe doublé d'un poète, rien n'est étranger. Récemment arrivé de France, après être passé par Drancy, sa chambre était remplie de trésors. Je veux dire de plaquettes de vers et de revues parues depuis 1940. Il les montrait volontiers. Il a même fait plus, miméographiant les plus beaux poèmes d'Aragon, d'Eluard, de Masson, d'Emmanuel dont il donnait des copies à ceux qui les aimaient. Ainsi, pouvons-nous affirmer que la poésie française de 1940 à 1945 a été connue en Amérique grâce à lui. J'étais

surtout content de lire ses propres poèmes et de causer avec lui poètes et poésie. Je devais le revoir souvent par la suite à South Hadley, l'année suivante, où j'arrivai par une pluie froide, malade et trempé jusqu'aux os, à New-York et à Paris.

Connaissant parfaitement l'anglais, Jean Wahl a joué un grand rôle aux Etats-Unis. Aux poètes américains, il a fait connaître la poésie française ; aux poètes français, la poésie américaine. Il a traduit pour *Fontaine* une cinquantaine de poèmes américains en français. Plusieurs poètes américains, John Peale Bishop, Marianne Moore, James Rorty, Wallace Stevens, la romancière Katherine Anne Porter, sont d'ailleurs venus, invités par lui, prendre une part active aux « entretiens ». Personnalité très séduisante, mes souvenirs de Mount Holyoke restent accrochés à nos nombreuses conversations, à sa serviette remplie de livres et à son sourire.

Les journées étaient bien remplies à Mount Holyoke College. Il est peu de soir qu'il n'y eut pas du chant ou de la musique, orgue, violon, piano, et même des conférences données par des gens qui ne prenaient pas part aux entretiens du jour, retenues ailleurs par leurs occupations, et qui ne venaient que pour la circonstance. C'est ainsi que nous eûmes un soir, entre deux trains, toute menue, toute grêle, mais lourde de nouvelles internationales sensationnelles et de potins d'antichambres d'ambassadeurs, Geneviève Tabouis, Cassandre elle-même, qui doit bien maintenant communiquer avec l'esprit de Hitler.

A table, elle ne semble se nourrir que de politique, d'un peu d'eau et d'une grappe de raisins, se penchant parfois au creux de mon oreille pour me dire tout bas qu'elle ne se faisait pas à la vie américaine, qu'elle travaillait trop, et, plus confidentielle et plus pressante encore, me demandait un bout de pain !

* * *

Telle était, évoquée par ces quelques images, la vie de Mount Holyoke et de ces « entretiens » qui resteront à juste titre célèbres et qui se com-

plétaient pour ma part par des séances de nage et des promenades en forêt. Ils montrent une fois de plus le rôle véritable de la France qui, même bâillonnée, a continué par ses poètes et ses philosophes exilés à enseigner, à illuminer, à rassembler ceux pour qui les spéculations de l'esprit demeurent les valeurs véritables. Qu'une fois relevée et son avenir matériel assuré par une politique saine, stable et exempte de ces perpétuelles dissensions qui jettent un tel discrédit sur elle à l'étranger, elle continue à envoyer par le monde ses conférenciers, ses professeurs et ses livres qui entretiennent son rayonnement, son culte et son respect.

Louis-Marcel RAYMOND

La Grande Epreuve de la Paix

BILAN DE POLITIQUE INTERNATIONALE

Que l'après-guerre du plus grand conflit de l'histoire offre un caractère tragique, nul ne doit s'en étonner. Les ruines matérielles et morales accumulées pendant les hostilités expliquent le désarroi des pays dévastés par la guerre. Les peuples mêmes auxquels furent épargnées les horreurs des combats et les souffrances de l'invasion ont subi les conséquences de la catastrophe. C'est le monde entier qui a porté le poids de cette guerre et qui continue d'en être accablé.

Ce qui fait de la situation internationale actuelle un état de choses non seulement tragique mais sinistre, c'est que, à la suite d'une capitulation sans précédent des armées ennemies, l'effort des vainqueurs prenne si lentement un sens constructif. Nous savons que seul le travail de tous les citoyens au sein de l'Etat et de toutes les nations dans la communauté internationale peut sauvegarder la paix, et, malgré cette évidence, beaucoup se refusent encore à cette nécessaire collaboration, préférant abandonner le monde à l'inquiétude et au désordre. Telle est la grande épreuve de la paix.

LE CHAOS

D'immenses besoins que devraient combler le travail de chacun et les échanges internationaux, et qui ne peuvent être satisfaits en raison de l'instabilité sociale et politique d'un monde livré à l'anarchie : telle est la cause principale du chaos où nous nous débattons.

C'est particulièrement sur le continent européen que la situation intérieure des Etats paraît critique, et c'est de ce point de vue qu'il convient d'aborder l'étude de la politique internationale, parce que la guerre a pris naissance sur ce continent et que la plupart des problèmes continuent de se poser d'abord en fonction de l'Europe.

A l'exception de quelques pays, comme la Suisse ou le Portugal, qui n'ont pas été touchés directement par le conflit, ou d'autres, comme la Belgique, dont la convalescence est en bonne voie, les Etats européens affrontent une triple crise, économique, politique, sociale.

La crise économique s'impose la première à l'attention, parce qu'elle atteint dans leur subsistance tous les citoyens. Les dévastations de la guerre et les exactions de l'ennemi, l'épuisement des réserves comme les difficultés des communications, sans compter la division de certains territoires en plusieurs zones d'occupation, ont provoqué une situation économique angoissante et compromettent les efforts de redressement. De l'Atlantique à la Vistule et au Danube, c'est l'Europe entière qui souffre de la misère. Les monnaies sont dévaluées ; les budgets accusent des déficits de faillite ; l'inflation prend des proportions alarmantes ; l'illégalité sévit sous toutes ses formes ; le marché noir triomphe.

L'anarchie politique rend précaires les mesures d'assainissement. La plupart des gouvernements reconstitués portent à faux, ne s'appuyant que sur des fractions très limitées de l'opinion, et les mesures de salut public qui s'imposent, ne trouvant pas une atmosphère d'union sacrée, demeurent inefficaces. Qu'on songe à la guerre civile, ouverte ou latente, qui déchire la Grèce ou la Pologne où les divers partis s'accusent mutuellement de terrorisme ; qu'on observe la complexité de la position de l'Italie, où la monarchie qui, seule, semble-t-il, pourrait arbitrer les conflits, n'est pas assurée du lendemain ; qu'on pense encore à la France, où la représentation parlementaire masque le vrai visage du pays ! L'autorité des praticiens qui se penchent sur l'Europe malade est trop discutée pour qu'ils soient en mesure de soumettre leur patient à un traitement salutaire.

La fièvre qui mine le continent européen n'est pas seulement l'effet d'un déséquilibre passager, mais la manifestation d'un malaise profond. Sous le marasme économique et l'imbroglio politique sévit une crise sociale, la plus grave de toutes, parce que de son dénouement ou de son acuité dépend, en majeure partie, la solution des autres différends. Dès

LA GRANDE ÉPREUVE DE LA PAIX

avant la guerre, la lutte des classes était vive dans tous les pays européens que n'avaient pas bâillonnés les dictateurs. La guerre n'a pas désarmé cette hostilité. Plus que jamais les forces conservatrices de stabilisation sont aux prises avec les partis révolutionnaires. Les revendications du prolétariat, qui a payé le plus lourd tribut à la guerre, se font plus pressantes. La misère les rend impérieuses. Les désordres qui sont l'aboutissement de cette exaspération ralentissent la production et aggravent, par contre-coup, le sort des classes laborieuses. Comment briser ce cercle infernal ?

A aucun de ces problèmes une solution locale n'est suffisante. Les pays d'Europe, et ceux de tout l'univers, demeurent solidaires dans la paix, comme dans la guerre. Ils ne peuvent sortir du chaos actuel qu'à la condition de travailler en commun à l'établissement d'une saine économie mondiale, garantie par une autorité effective. Par malheur, ni l'Europe ni le monde ne semblent disposés à cette collaboration.

En Europe, les rivalités séculaires ne sont pas près de disparaître. Aujourd'hui comme hier, elles se traduisent d'abord par des revendications territoriales, formulées de préférence, cela va sans dire, aux dépens des anciens partenaires de l'Axe. C'est de l'Italie que la France réclame une bande de territoire de la vallée d'Aoste ; la Yougoslavie, la Vénétie julienne avec Trieste ; l'Autriche, une partie du sud du Tyrol. La Grèce, pour sa part, tourne les yeux vers les îles du Dodécanèse, où la Russie, de son côté, souhaiterait obtenir des bases stratégiques. Les traités de paix avec l'Italie et les États balkaniques, qui posent plusieurs problèmes de frontières, sont loin de faire l'unanimité parmi les grandes puissances. La conférence de Paris, fixée au 1er mai, doit trancher définitivement ces questions, à moins qu'elle ne soit différée.

Les revendications territoriales les plus retentissantes furent présentées, ces derniers mois, par l'U.R.S.S. à la Turquie. La république soviétique de Géorgie a sollicité la cession d'un territoire sur la Mer Noire, au sud de Batoum, comprenant le port de Trébizonde. Deux historiens géorgiens, compatriotes de Staline, ont porté le problème de-

vant l'opinion mondiale, faisant valoir leurs droits sur cette région, « berceau de leur peuple ». L'accueil réservé à leur lettre par la presse moscovite prouve que cette politique a l'appui du Kremlin. La Turquie s'est dite prête à la guerre plutôt que de céder les provinces de Kars et d'Ardahan. Les esprits ne sont donc pas désarmés. Cette tension ne favorise guère l'assistance mutuelle.

Si maintenant, étendant notre champ d'observation, nous replaçons les problèmes européens dans de plus larges perspectives, nous constaterons qu'il serait présomptueux de trop compter, pour régler la crise européenne, sur l'appui de l'étranger, parce que lui aussi se trouve aux prises avec des situations difficiles. C'est l'atmosphère mondiale qui est empoisonnée.

Economiquement, l'Europe ne peut recouvrer la santé qu'avec l'aide de l'Amérique, particulièrement avec celle des Etats-Unis et du Canada dont elle attend du blé, des vivres de toutes sortes, des matières premières, des machines agricoles, de l'équipement industriel... Depuis un an, Ottawa et Washington — dont le prêt-bail s'élève à une valeur de quarante-six milliards de dollars — ont donné des signes non équivoques de leur libéralité. Afin de permettre aux peuples en détresse de s'approvisionner sur le marché américain, les deux capitales ont consenti et se disposent à consentir encore des prêts considérables. La Hollande, la Grèce, la Belgique, la France, la Grande-Bretagne se rangent parmi les nations les plus favorisées. Les accords de Bretton Woods, par l'établissement d'une banque internationale et d'un fonds monétaire, doivent rendre cette coopération plus stable et plus étendue.

Les ombres ne manquent pas, cependant, au tableau. Les Etats-Unis, qui sont l'âme de cette offensive contre la misère, sont eux-mêmes le théâtre d'une crise industrielle que beaucoup jugent la pire de leur histoire. Il ne suffisait pas à la grande république américaine d'avoir à affronter le problème du chômage, consécutif à la démobilisation, et celui de la conversion de l'industrie de guerre en industrie de paix, elle doit faire face à des grèves extrêmement préjudiciables tant par le nombre

d'ouvriers qu'elles immobilisent — 1 800 000 à certains moments — que par leur caractère insurrectionnel, puisque ni la législation en vigueur ni la saisie de l'Etat ne suffisent à les prévenir ou à les résoudre, ainsi que par les domaines qu'elles affectent : industries de base, comme celle de l'acier, ou services publics : transports et électricité. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les Etats-Unis soient incapables de satisfaire la demande de leurs clients. Sur trois cents millions de livres de viande qu'ils devaient livrer à l'étranger au cours du premier trimestre de cette année, ils en ont expédié moins de dix millions durant les six premières semaines. Le Canada a jusqu'ici fait honneur à ses engagements, mais des observateurs craignent que la crise américaine ne s'étende au Dominion. Là encore, c'est le chaos.

Un des phénomènes les plus caractéristiques de la vie internationale actuelle est l'instabilité des empires. Si légitime que soit la cause des peuples qui luttent pour leur liberté, cette nouvelle anarchie n'est pas favorable, pour l'instant, à la restauration de l'équilibre du monde. Les Indes néerlandaises regimbent contre la tutelle d'Amsterdam. La révolte de Java n'a pas seulement donné lieu à de véritables batailles rangées ; elle a manifesté la volonté du peuple javanais d'obtenir une complète indépendance. Une république indonésienne a été proclamée. Son premier ministre a accepté d'entrer en pourparlers avec le lieutenant-gouverneur hollandais, van Mook, et l'envoyé britannique, mais les propositions de la métropole n'ont obtenu qu'un médiocre succès. Les troubles peuvent s'étendre à tout l'archipel malais. Des soulèvements ont été signalés, à plusieurs reprises, dans l'île Célèbes, au nord-est de Java. On sait aussi comment la position de la France a subi de rudes assauts tant au Levant, Syrie et Liban, qu'en Extrême-Orient. La menace venue de l'Indo-Chine a décidé le gouvernement français à dépêcher sur les lieux quelques-uns de ses hommes de confiance, l'amiral Thierry d'Argenlieu et le général Leclerc. Entre temps, Paris élabore un nouveau statut pour sa colonie.

Les remous les plus violents sont ceux qui agitent l'empire britannique dans le bassin méditerranéen et jusqu'aux Indes. Les nationalistes égyptiens exigent la revision du traité anglo-égyptien de 1936, l'évacuation des troupes britanniques et l'annexion du Soudan anglo-égyptien. Les émeutes du Caire et d'Alexandrie ont dégénéré en bagarres sanglantes ; des casernes ont été attaquées ; des églises et des temples incendiés. Des grèves ont appuyé l'action des manifestants. En février, les démonstrations populaires ont entraîné la chute du cabinet de coalition, taxé d'anglophilie. Le nouveau ministère, tout en s'efforçant de calmer les esprits, soutient les revendications de l'opinion publique. Les milieux égyptiens les plus échauffés, les étudiants, parlent de lever une armée pour livrer une guerre sainte.

En Palestine, Arabes et Juifs manifestent un égal mécontentement à l'égard de la décision anglaise autorisant l'immigration de quinze cents Juifs par mois, en attendant les conclusions de l'enquête du comité anglo-américain sur la question palestinienne. Les Arabes dénoncent cette mesure comme un premier pas vers la création d'un Etat juif ; les Juifs, de leur côté, qui demandaient l'admission de cent mille réfugiés, interprètent la décision du cabinet britannique comme un outrage au sentiment national. La tension qui sévit particulièrement dans la capitale, à Jérusalem, et sur la côte, à Tell-Aviv, crée un véritable régime de terreur.

C'est aux Indes, cependant, que la situation est la plus tendue. Londres leur avait promis l'indépendance après la guerre. Des élections provinciales doivent avoir lieu ; après quoi, le vice-roi préparera la convocation d'une assemblée constituante chargée d'élaborer une constitution, qui fera l'objet d'un traité avec l'Angleterre. L'opinion publique est plus impatiente que jamais. En dépit des appels à la résistance passive de Gandhi et de Nehru, des émeutes ont éclaté à Lahore, Calcutta, Karatchi, Bombay... Dans cette dernière ville, la grève des marins de la marine royale hindoue a dégénéré en mutinerie. L'urgence de la situation a décidé Londres à poser un geste sans précédent. Trois

LA GRANDE ÉPREUVE DE LA PAIX

ministres du cabinet britannique iront seconder le vice-roi dans ses négociations.

Là, comme en d'autres pays, une crise économique porte le conflit à son paroxysme. Tout le sud de la péninsule est menacé d'une famine comparable à celle de 1943. Les agitateurs prennent prétexte de la désolation de la population pour taxer d'imprévoyance l'administration anglaise et exiger la rupture.

Ce chaos de l'Inde donne lieu à des épisodes plus spectaculaires qu'en d'autres points du globe, mais il ne fait que manifester au grand jour l'état volcanique de toute la société internationale. Sur tous les continents, d'immenses besoins posent des problèmes économiques, compliqués de différends politiques et sociaux, qu'une vague d'anarchie rend insolubles.

LES DEUX CAMPS

Si cet état de choses n'était que l'inévitable conséquence des bouleversements de la guerre, on pourrait augurer, à plus ou moins brève échéance, un redressement de la situation. Mais il n'en est rien. Tout en affirmant, comme nous l'avons fait, que le monde continue de porter le poids de cinq années de violences, d'atrocités, de brigandages, il faut reconnaître l'insuffisance de cette explication. L'acuité de certains conflits, leur propagation simultanée comme leur enchaînement révèlent que des forces travaillent à entretenir le désordre. La vérité, c'est qu'il existe entre les grandes puissances une scission peu favorable à l'équilibre de la vie internationale.

Dès avant la fin des hostilités, l'animosité qui opposait la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'une part, et la Russie soviétique de l'autre, ne faisait de mystère pour personne. On avait beau esquisser des sourires dans les rencontres officielles ; tout le monde savait que le cœur n'y était pas. Loin de combler la brèche entre les « démocraties », la victoire a contribué à l'élargir, et ces dissensions mettent en péril tout

l'édifice de la paix. Une fois observée cette rivalité essentielle, la situation internationale perd son caractère énigmatique ; elle prend un sens, sinistre, il est vrai, mais bien défini.

La Grande-Bretagne et les États-Unis représentent des forces anciennes, solidement installées dans le monde, où elles occupent des positions stratégiques et économiques exceptionnellement avantageuses. Puissances conservatrices, elles défendent le statu quo, sans exclure néanmoins de leur politique une prudente évolution.

La Russie est une force jeune qui, malgré l'intervention des tsars dans la politique européenne depuis Pierre le Grand, n'avait jamais joué sur la scène mondiale un rôle comparable à celui de ses rivaux. Depuis le coup d'État bolchevik et surtout depuis la dernière guerre, où elle s'est révélée, l'Union soviétique a l'ambition de devenir un partenaire avec lequel il faudra compter. Mais comment jouer des coudes sans gêner les voisins ? Par son idéologie non moins que par sa diplomatie, l'U.R.S.S. est révolutionnaire. Ses chefs songent davantage à ce qui sera qu'à ce qui fut : ce sont les hommes du lendemain. Leur attitude est offensive. Aussi, dans le duel qui oppose les grandes puissances, la Russie possède-t-elle l'initiative des opérations. Pour cette raison, c'est sa tactique qu'il faut étudier avant toute autre.

Puissance européenne et asiatique, l'U.R.S.S. cherche à s'étendre tant à l'est qu'à l'ouest. En outre, force à la fois politique et idéologique, elle dispose d'une souplesse de manœuvres qui paraît de prime abord assez complexe.

En Europe, où son hégémonie est déjà établie, la Russie soviétique a franchi l'étape des travaux d'approche. Grâce à ses annexions et à ses occupations territoriales, grâce aussi à la tutelle qu'elle exerce sur ses États satellites, elle occupe de solides positions dans les États baltes, la Pologne et les Balkans. Elle commande en maître ou en conseillère très persuasive à Riga, Vilna, Varsovie, Prague, Budapest, Bucarest, Belgrade, Sofia. Ces pays forment-ils pour elle une ceinture d'États-tampons, ou des bases pour d'éventuelles opérations ? Les intentions

LA GRANDE ÉPREUVE DE LA PAIX

soviétiques, dit-on, ne sont pas suffisamment explicites pour le décider, mais il est déjà significatif que la question puisse se poser.

Les plans de campagne de l'U.R.S.S. en Asie se dessinent, dès à présent, avec assez de netteté pour qu'on soit en mesure d'affirmer que, là aussi, elle rêve d'exercer l'hégémonie. Après s'être établie en Iran et avoir fait proclamer l'autonomie de la province iranienne d'Azerbaïdjan, elle exerce une pression croissante sur le gouvernement de Téhéran. Cette pénétration, outre qu'elle lui ouvre des champs pétrolifères, lui donne accès au golfe Persique, tout en lui permettant de prendre à revers la Turquie, la Syrie et l'Irak.

En Extrême-Orient, après avoir obtenu aux termes des accords d'Alta, la partie sud de Sakhaline et les Kouriles, Moscou diffère l'évacuation de la Mandchourie, qu'elle pille, et s'assure par là le moyen de s'immiscer dans l'imbroglio chinois. Ses revendications pour obtenir des bases en Méditerranée orientale et un mandat sur la Tripolitaine ne sont pas étrangères à sa politique asiatique, les approches du canal de Suez demeurant la première ligne de défense de l'Orient.

Comme force idéologique, la Russie soviétique exerce une double action, dont le but est autant l'affaiblissement des autres puissances que l'extension de sa propre influence.

Le communisme international n'a rien perdu de sa virulence depuis la dissolution du Komintern en 1943. On se fera une idée assez exacte de son action, si on observe qu'il est essentiellement un principe de désagrégation, de dissociation.

Principe de dissociation sociale d'abord, il exaspère la lutte des classes à l'intérieur des États, particulièrement en envenimant les relations du patronat et du salariat. Les difficultés sociales, nous l'avons vu, conditionnent dans une large mesure la solution de tous les problèmes intérieurs et extérieurs. Moscou ne l'ignore pas, et quand on se rappelle quel fut, avant la guerre, le rôle des cellules communistes dans les conflits industriels, on n'hésite guère à reconnaître leur ingérence dans certaines épidémies de grèves actuelles. Leur action ne se mesure ni à

l'importance numérique des effectifs du parti ni à leur représentation officielle. Elles disposent d'une armée d'agents secrets et de fonds considérables qui leur permettent de dominer la situation sans se démasquer.

Principe de dissociation nationale, la Troisième Internationale rend précaire toute tentative d'union sacrée entre les partis au pouvoir, sauf, cela va sans dire, lorsque dans tel pays donné, l'intérêt de l'U.R.S.S. exige momentanément cette coalition. Que l'on étudie de ce point de vue, par exemple, la tactique du parti communiste français pendant la guerre et depuis la victoire, et l'on comprendra la raison de ses apparentes volte-faces.

Principe de dissociation impériale, enfin, le communisme international affecte l'attitude chevaleresque du champion de l'indépendance des peuples asservis par les régimes coloniaux. On sait avec quelle libéralité, dans l'entre-deux-guerres, l'U.R.S.S. prêta son appui aux mouvements autonomistes, quand elle n'était pas leur première inspiratrice. Récemment encore, un porte-parole du gouvernement soviétique déclarait que l'U.R.S.S. entendait favoriser l'émancipation de tous les peuples. Le communisme n'est pas étranger aux troubles de l'Égypte, et M. Attlee a personnellement affirmé que des agents soviétiques sont à l'œuvre aux Indes.

Ce travail de dissociation seconde les plans d'expansion de la Russie. A la faveur des querelles de partis, là surtout où la situation géographique facilite l'immixtion des politiciens russes, les communistes se hissent au pouvoir et garantissent un fief de plus au seigneur du Kremlin. Ainsi, les insurrections contre l'impérialisme, les campagnes dirigées contre les oligarchies aboutissent à une nouvelle sujétion.

Cette action mondiale de l'U.R.S.S. entre en conflit avec la politique des puissances anglo-saxonnes. La Grande-Bretagne est visée surtout dans ses positions stratégiques et les États-Unis dans leur développement économique, mais Washington et Londres ayant partie liée (M. Churchill l'a rappelé sans ambages à Fulton), ces attaques attei-

LA GRANDE ÉPREUVE DE LA PAIX

gnent simultanément les deux capitales. C'est pourquoi leur défensive est étroitement coordonnée.

La politique traditionnelle du Royaume-Uni est soumise à une rude épreuve en Europe par l'hégémonie russe. Londres, soutenue par Washington, tente de limiter les progrès de sa rivale à la fois par des mesures diplomatiques, en exigeant une représentation plus « démocratique » dans les gouvernements dominés par Moscou, et par des mesures économiques, en pourvoyant d'abord aux besoins des pays qui lui sont dévoués et qui constituent des positions-clés sur le continent européen. C'est ainsi que la Grèce reçoit des subsides de Londres, obligée elle-même de contracter des emprunts en Amérique. On peut s'étonner que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis fassent le jeu de la Russie en Espagne. Sans doute, la mauvaise humeur de Moscou envers Franco est-elle légitime. Tant que le généralissime, en effet, se maintiendra au pouvoir, le communisme espagnol n'a aucune chance de relever la tête. Mais pourquoi le Foreign Office et le Département d'Etat partagent-ils les colères de MM. Molotov et Thorez ? La vérité, c'est que leur courroux n'est peut-être que dissimulé. Notons que Londres est moins sévère pour Franco que Paris et même Washington. De plus, si MM. Byrnes et Bevin se sont associés à la déclaration proposée par le gouvernement français, ne serait-ce pas dans la conviction que cette manifestation platonique n'ébranlerait en rien la position du généralissime ? Il ne fait pas de doute en tout cas qu'une Espagne gagnée au communisme (et actuellement la chute de Franco n'assurerait-elle pas cette victoire ?) porterait un grave préjudice à la politique britannique.

En Asie, les puissances anglo-saxonnes tentent, par des remontrances réitérées, d'arrêter les empiétements soviétiques en Iran et en Mandchourie. Elles s'efforcent surtout de régler le problème chinois, dont la solution pourrait être un grand élément de stabilisation pour l'Extrême-Orient. L'intervention du représentant personnel du Président Truman, le général Marshall, a facilité les négociations entre le parti nationaliste et les chefs communistes. Il faut se féliciter de la pacifica-

tion qui en est résultée, sans se faire illusion sur le caractère toujours critique de la situation. La position de Moscou demeure solide, en dépit des manifestations hostiles à son impérialisme.

Sur tous ces fronts, l'action défensive des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne n'a eu jusqu'ici d'autre résultat que de différer les concessions à la Russie. Chaque fois que se produit une accalmie sur la scène internationale, c'est que Moscou a obtenu, au grand jour ou secrètement, ce qu'elle réclamait. L'« amitié » des Trois Grands n'a d'autre garantie que l'abdication progressive des puissances anglo-saxonnes. Ici, comme sur d'autres points, nous constatons seulement des faits, sans porter de jugement moral.

Cette scission du monde en deux camps n'est pas l'effet de conditions particulières à l'immédiate après-guerre. Rien ne nous autorise à croire qu'elle soit momentanée. Les tenants de l'orthodoxie marxiste la jugent même nécessaire, inéluctable ; elle constitue un des principaux éléments de la lutte du prolétariat contre le capitalisme. Loin de travailler à la réduire, il faut, selon eux, l'entretenir. Le communisme a le devoir de l'exaspérer jusqu'à la catastrophe.

Telle était la pensée de Lénine. Staline, le temporisateur, ne l'a pas reniée. Qu'on lise pour s'en convaincre sa brochure « Des Principes du Léninisme ». On verra que l'essentiel de la tradition bolcheviste se maintient au Kremlin. Le but ultime, c'est la révolution ; l'U.R.S.S. est la messagère de l'Évangile nouveau ; quant au triomphe de la révolution, il est lié à celui des nations « socialistes » sur les nations capitalistes. Afin de préparer cette victoire, la Russie doit se ménager des appuis dans tous les pays et faire cause commune avec les partis les plus divers, fussent-ils apparemment opposés à son idéologie. L'opportunisme politique ne trahit pas les incertitudes du plan. En politique, le chemin le plus court n'est pas la ligne droite. Toutes les routes sont bonnes qui mènent au succès. La fin justifie les moyens, et la fin, dans le cas présent, ne saurait faire de doute pour Moscou : c'est l'écrasement des

peuples « oppresseurs » au profit des peuples « exploités ». Le matérialisme historique affirme donc que l'actuelle division du monde en deux blocs d'États est conforme au déterminisme social. La solution ne viendra pas d'un compromis, mais d'un cataclysme. Se soumettre ou se démettre. Le discours de Staline, lors des élections au Soviet Suprême en février, n'a guère été moins explicite. Ce n'est pas le pangermanisme que le maréchal a tenu responsable des deux guerres mondiales, mais le capitalisme.

Ainsi dressés l'un contre l'autre, les deux camps se préparent à toute éventualité en fortifiant leurs positions militaires, cependant que M. Bevin insiste pour prolonger de trente ans le traité d'amitié anglo-soviétique... Le huis clos qui entoure les agissements de l'Union soviétique nous dissimule ses préparatifs. Ses porte-parole officiels affirment toutefois que l'armée rouge doit être plus forte que jamais, et que dans quinze ans, elle sera en mesure de tenir tête à n'importe quelle armée capitaliste... Un des objectifs du nouveau plan quinquennal est de satisfaire à ces exigences. Décision significative : toutes les forces soviétiques, armée, marine, aviation, ont été placées sous le commandement unique de Staline.

Dans l'autre camp, l'Angleterre a trop de plaies à panser pour s'occuper ostensiblement de préparatifs militaires, ou plutôt sa meilleure préparation consiste à rétablir au plus vite l'équilibre de son économie. Les États-Unis, pour leur part, comprenant qu'un désarmement prématuré ferait le jeu de l'adversaire, font preuve d'une grande prudence. Tout en ralentissant le rythme de la démobilisation, le Président Truman soutient un projet de service militaire obligatoire pour tous les jeunes Américains de 18 à 20 ans, et un plan de fusion de tous les services armés dépendant d'un seul secrétaire d'État. Washington a fait connaître l'organisation de sa marine pour le temps de paix. Les États-Unis disposeront de deux flottes complètes, l'une dans le Pacifique, l'autre dans l'Atlantique, groupant ensemble plus de trois cents navires.

En même temps, Washington coordonne sa défense avec Ottawa, particulièrement pour la région arctique — des observateurs américains accompagnent l'expédition Musk-Ox — et avec l'ensemble du continent pour la protection de l'hémisphère occidental. Au début du printemps, la conférence interaméricaine de Rio de Janeiro doit mettre au point ces projets.

Cette course aux armements et aux alliances défensives n'est-elle pas une course à la catastrophe ? S'il est vrai que la force protège la paix, nous savons aussi que, jusqu'à ce jour, elle a toujours abouti en définitive à la guerre. En sera-t-il autrement cette fois ?

LES EFFORTS D'APAISEMENT

Un optimisme, tempéré, s'inspire, dans certains milieux, soit des efforts d'ordre économique et humanitaire tentés pour mettre fin au chaos de l'après-guerre, soit des mesures politiques destinées à faciliter les négociations entre gouvernements.

Les peuples qui souffrent prêtent volontiers l'oreille aux semeurs de discorde. Aussi, améliorer les conditions de vie, est-ce servir directement la cause de la paix. Il convient de mettre au tout premier rang de ces institutions pacificatrices l'UNRRA, dont la mission est essentielle à la protection de la paix. Nourrir les peuples affamés dans les pays ravagés par la guerre, soigner les malades, conjurer les épidémies, rapatrier les exilés et les réfugiés : tels sont ses principaux buts. L'UNRRA consacrera plus de quatre cents millions de dollars à subvenir aux seuls besoins de la Pologne.

Dans le domaine politique et diplomatique, c'est principalement sur l'Organisme des Nations Unies que s'est portée l'attention ces derniers mois. Il serait vain de s'attarder à comparer les mérites de l'institution issue des travaux de Dumbarton Oaks et de San Francisco avec ceux de l'assemblée de Genève. L'O.N.U., au même titre que la S.D.N., souhaite substituer à un régime d'équilibre de forces un système de

sécurité collective. Sa constitution reste aussi imparfaite que celle de son aînée, puisqu'elle n'établit pas de pouvoir exécutif mondial. En conséquence, son efficacité doit dépendre de la volonté de coopération de chacun de ses membres. Son rôle consiste surtout à donner à l'esprit international l'occasion de faire œuvre constructive. La première session de l'organisme nouveau permet-elle de lui prédire un brillant avenir ?

Félicitons-nous de ce que la prudence du Président Roosevelt ait favorisé l'élaboration de la Charte de Sécurité à un moment où la situation militaire contraignait les grandes puissances à une collaboration quotidienne. Réjouissons-nous aussi de ce que la jeune société ait rassemblé à Londres et associé à ses travaux, durant un mois, les représentants de cinquante et une nations et qu'elle ait franchi sans encombre, sinon sans bourrasque, la première étape de son histoire. La machine fonctionne. Les organes subsidiaires : conseil de tutelle, conseil économique et social, conseil d'Etat-Major, cour internationale de justice, ont été formés et se sont mis à l'œuvre. En outre, conformément à l'accord de Moscou, une commission de l'énergie atomique a été créée à l'unanimité des votants de l'Assemblée générale.

Le Conseil de Sécurité constitue l'élément le plus actif de l'organisme, celui aussi à qui incombent les plus lourdes responsabilités dans le maintien de la paix. Ce sont d'abord ses délibérations qu'il faut analyser pour observer l'esprit qui anime les grandes puissances. La chose est d'autant plus aisée que, dès cette première session, il s'est vu aux prises avec de délicats problèmes.

Ce fut d'abord la question iranienne. Les délégués de Téhéran portèrent à l'attention du Conseil une proposition visant au retrait des troupes soviétiques du nord de leur pays. Le débat ne manqua pas d'âpreté. Finalement, il fut décidé que des négociations directes entre Téhéran et Moscou régleraient le différend, le Conseil se réservant le droit de suivre le progrès des négociations.

A la suite de cette première passe d'armes, la Russie soumit une double requête, l'une relative au retrait des troupes britanniques de

Grèce, et l'autre, à la demande de la délégation ukrainienne, concernant le rôle des Britanniques à Java. Dans le premier cas, la discussion, qui fut des plus vives entre MM. Bevin et Vishinsky, se termina à l'avantage de la Grande-Bretagne, le représentant soviétique ayant retiré sa plainte au moment où les débats semblaient sans issue. Dans le second cas, M. Bevin, jugeant contraire à l'honneur de son pays d'établir une commission d'enquête, rejeta la proposition et obtint la majorité au Conseil, qui exonéra de tout blâme le cabinet de Londres. Un dernier problème fut soulevé par la Syrie et le Liban qui demandèrent au Conseil de hâter l'évacuation des troupes franco-britanniques du Levant. M. Stettinius, qui jouait le rôle de médiateur, mit aux voix une résolution assez semblable à celle qui avait été adoptée dans le cas de l'Iran en faveur de l'U.R.S.S., mais, cette fois, le représentant soviétique mit obstacle à l'adoption de la proposition américaine, en y opposant son veto.

De ces séances se dégagent les conclusions suivantes. La division des puissances en deux camps, qu'avaient rendue manifeste tant d'autres épisodes de la vie internationale, n'a pas été moins évidente au Conseil de Sécurité, de même qu'à certaines réunions de l'Assemblée générale, lors de l'élection du Président, par exemple. Aux principaux scrutins, l'U.R.S.S. n'a reçu l'appui que des républiques gagnées d'avance à sa cause : Ukraine, Russie Blanche, Pologne, Yougoslavie... Cette scission était si notoire que plusieurs observateurs se sont plus surtout à compter les points remportés par chacun des deux camps. Que devenait, parmi ces querelles, la cause de la paix ?

Était-il bien sûr, d'ailleurs, que tous les délégués fussent réellement préoccupés de l'intérêt général des nations ? Le caractère de certaines interventions ne le prouve pas. M. Vishinsky s'est offensé d'une réflexion de M. Bevin qui avait semblé assimiler le Conseil à une maison de jeu, mais ce même M. Vishinsky a cédé à des mouvements d'humeur assez puérils. Parce que l'Iran avait dénoncé les agissements soviétiques sur

son territoire, sous la pression de Londres, pensait Moscou, l'U.R.S.S., d'accusée qu'elle était, se porta à l'offensive en jouant la carte Grèce et Indonésie. On allait voir ce qu'on allait voir ! Rira bien, qui rira le dernier ! Le plus piquant, c'est que la Russie condamna l'ingérence de la Grande-Bretagne, alors que ni le gouvernement d'Athènes ni les autorités néerlandaises de Java ni même les chefs nationalistes n'avaient porté plainte. Tout au contraire, dix partis grecs exprimèrent leur étonnement de l'intervention soviétique.

On peut douter que les questions portées à l'attention du Conseil par le délégué soviétique fussent de son ressort. La présence de contingents britanniques en Grèce et en Malaisie ne constituait pas une menace évidente à la paix. Peut-être, M. Vishinsky l'a-t-il cru de bonne foi. Toujours est-il qu'il a tiré parti de cette situation pour faire jouer à son gouvernement, à la face du monde, le rôle de champion des petits États et des nationalités opprimées. Si habile que fût la manœuvre, en tout point conforme à la stratégie soviétique, il n'est pas sûr qu'en exaspérant les passions elle ait aidé à la collaboration des grandes puissances.

Dans cette atmosphère lourde de préoccupations partisans, l'autorité du Conseil a paru fragile. Les articles les plus importants de la Charte se sont révélés précaires. Un organisme démocratique sanctionne ses décisions à la majorité des voix de ses membres. Si les modalités mêmes des scrutins restent sujettes à discussion, aucune décision de grande portée ne peut être adoptée. Or, il se fait précisément que l'article 27, chargé de régler ces dispositions, laisse place à des interprétations si diverses que toute puissance, qui désire faire de l'obstruction, peut saboter les débats. Quant au droit de veto, il est à lui seul une menace constante à la vie d'une institution démocratique. S'en prévaloir, c'est en réalité ruiner, légalement, tout le système de sécurité collective. Le délégué soviétique n'a pas craint, cependant, d'y recourir.

Nul ne songe à nier les défauts organiques de l'O.N.U. La Charte de San Francisco est un brouillon très incomplet. Sa ratification ne se

légitimait que par la nécessité de faire au plus tôt œuvre constructive, si imparfaite que fût l'ébauche. Le désir de coopération des gouvernements, espérait-on, suppléerait aux vices de structure et permettrait de les corriger peu à peu. La première session de l'O.N.U. n'a pas justifié ces espoirs. Le duel entre les grandes puissances n'a jamais été plus violent, et beaucoup se demandent déjà si l'O.N.U., à peine né, résistera longtemps à pareil régime. Le 25 mars, la seconde session du Conseil de Sécurité s'ouvrira à New-York. Le ciel est chargé de menaces. La bonne volonté de tous dissipera-t-elle l'orage ?

* * *

Il serait pour le moins étonnant de tirer une conclusion optimiste de ce bilan de politique internationale. Ce tour d'horizon ne laisse entrevoir que deux solutions possibles. La première, la seule souhaitable et efficace, consisterait en une réorganisation complète, en une refonte de tout l'ordre social et international, incluant l'instauration d'un pouvoir exécutif mondial. Cette révolution, pacifique et hardie, n'aurait pas pour objet de consacrer uniformément les « droits » de telle ou telle puissance accoutumée à identifier sa politique avec la cause de la justice ; elle ne préviendrait le recours à la force que dans la mesure où elle saurait résister aux puissances. Cette solution tient encore, hélas ! de l'utopie. Le monde ne semble pas mûr pour elle.

Quoique la seconde solution, celle de la violence, ne soit qu'une duperie, les peuples paraissent s'engager dans cette voie, comme si le destin les y poussait invinciblement. Dans ces conditions, c'est la guerre qu'ils trouveront sur leur chemin. Il est d'ailleurs prématuré d'imaginer quels caractères revêtira cette nouvelle épreuve de forces, mais plus son échéance sera différée, plus aussi elle prendra l'aspect d'une guerre autant sociale qu'internationale.

La tension actuelle entre les grandes puissances n'est peut-être que passagère. Il y aura des heures de détente, suivies d'autres angoisses.

LA GRANDE ÉPREUVE DE LA PAIX

Tel est le rythme de la guerre des nerfs dans laquelle nous sommes déjà engagés. Que ces répits ne nous fassent pas illusion ! Le monde continuera inexorablement sa course à l'abîme, s'il est incapable, par un miracle de sagesse et d'énergie, de sortir de l'ornière où il est prisonnier.

La paix est soumise à une grande épreuve. N'ayons pas peur de la vérité. Le scandale n'est pas dans les mots, mais dans les choses. Conscients de nos responsabilités, travaillons à conjurer la catastrophe. Le sang a trop coulé. Le progrès de l'humanité n'exige pas de nouvelles hécatombes.

Pierre RICOUR

Montréal, 17 mars 1946.

Le sens des faits

UNE INTERNATIONALE DE LA JEUNESSE

Du 31 octobre au 10 novembre 1945, se tenait à Londres, Angleterre, une conférence internationale de la jeunesse. 445 délégués et 160 observateurs venant de 62 pays différents y prirent part dans le but d'étudier les problèmes de la jeunesse et de fonder une fédération mondiale permanente.

Les organisations de jeunes du Canada, de toutes croyances, de toutes langues et de toutes couleurs, se firent représenter par dix délégués : sept Canadiens anglais (dont un Slave et un Juif) et trois Canadiens français (dont le signataire de cet article).

Le programme de la conférence comprenait trois parties : 1) les luttes que les jeunes ont soutenues pour la liberté et un monde meilleur (ou l'étude des faits) ; 2) les besoins de la jeunesse pour l'après-guerre (ou l'étude de ce qui devrait exister) ; 3) l'organisation de la coopération internationale de la jeunesse (ou l'étude de la fondation d'un organisme international et permanent et de ses constitutions).

L'étude des sujets proposés commençait dans des sessions plénières avec discours d'ouverture, se continuait dans de multiples commissions qui détaillaient le problème et venait échouer en d'autres sessions plénières qui adoptaient des résolutions. Une session finale résuma la conférence, fonda la « Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique », adopta des constitutions et élut un exécutif et un bureau de direction. Cinq langues étaient officielles : le Français, l'Anglais, l'Espagnol, le Chinois et le Russe ; mais on peut dire que l'Anglais et le Français ont été les deux langues les plus en honneur (et certainement les plus serviables).

Les antécédents de cette conférence sont assez vagues : les organisations de jeunes du monde entier ont été invitées par le « Conseil Mondial de la Jeunesse » formé durant la guerre par des jeunes (et des moins jeunes en grand nombre !) qui se trouvaient à Londres depuis 1939 pour une raison ou une autre ou qu'on y a fait venir sous quelque prétexte. Il a été impossible de savoir exactement à quoi s'en tenir sur ces sujets et seul le contact avec l'organisation a pu nous en laisser deviner plus long qu'on avait bien voulu nous en dire.

LE SENS DES FAITS

* * *

Voilà ce qui est officiel, en résumé. Mais quoi penser de tout cela ? On peut dire, et avec raison, que, pour une fois, tous ces jeunes réunis à Londres se sont aperçus qu'au moins ils avaient les mêmes problèmes, des problèmes de jeunes dont l'avenir est le trésor commun à partager. S'ils n'ont pas la même solution à apporter aux questions qui se posent aujourd'hui à leurs esprits, ils ont tout de même trouvé ce terrain commun que composent leurs besoins semblables. De là, ils peuvent continuer ensemble à la recherche des solutions exigées et des liens possibles entre toutes ces solutions qui devront assurer une paix durable dans un monde de compréhension et de tolérance, de justice et de charité. On peut ajouter, et ce sera encore vrai, que la volonté qu'ont montré les jeunes à s'occuper des problèmes internationaux, les sacrifices qu'ils ont faits pour assister à cette conférence, l'intérêt qu'ils ont porté sur leur propre avenir, laisse entrevoir un monde futur éveillé, conscient de ses responsabilités ; et que, si un équilibre proportionnel de tous les éléments dont se compose le monde d'aujourd'hui vient soutenir ces aspirations, le bien commun de chacune des nations, comme le bien commun international lui-même, a beaucoup de chances d'être préservé de toutes attaques ambitieuses et de rendre à notre monde un peu plus de la béatitude temporelle dont il est depuis si longtemps dépourvu.

C'est un peu ce qu'un président peut dire à la fin d'une conférence semblable pour plaire à tout le monde et donner à chacun l'impression qu'il n'a pas perdu son temps. Dans le cas présent, ce ne serait pas se leurrer que de prendre en bonne foi ses paroles optimistes. Il est dommage cependant que la conférence qui s'est terminée au milieu de novembre dernier n'ait pas été assez représentative des mouvements de jeunes du monde et qu'elle ait eu un caractère politique. De très importantes organisations de jeunes, par exemple de l'Angleterre, de la France, des Etats-Unis, de la Belgique, n'étaient pas présentes ; tandis que d'autres n'avaient pas du tout le caractère représentatif qu'exige une conférence mondiale. Mais il faut dire qu'au moins, aux yeux de tous (comme aux nôtres d'ailleurs), la délégation canadienne était l'une des plus heureusement composée et où régnait la meilleure entente. Il faudra donc, pour qu'une fédération internationale de la jeunesse ait une signification réelle, que toutes les associations de jeunes, de toutes tendances, aient l'occasion, comme elles peuvent en avoir déjà le désir, de faire entendre leur voix autorisée, et de compléter le tableau dans un équilibre de tons et de nuances. C'est un peu ce que voulait dire Henry Jones, le président de la délégation britannique, lorsqu'il expliquait aux délégués

réunis pour une dernière fois en session plénière que *if we are unanimous, it is obvious that we do not truly represent the world.*

La conférence avait aussi un caractère trop politique. Cela était évident quand on entendait les représentants des pays de l'Europe centrale, par exemple, se préoccuper beaucoup plus des problèmes de leurs gouvernements respectifs que des besoins de la jeunesse. Il a fallu aussi entendre la critique de la politique coloniale tant de l'Angleterre que de la France, de la Belgique et même des Etats-Unis. Enfin, la conférence prit un caractère négatif malheureux à cause de cet acharnement avec lequel trop de délégués s'appliquèrent à fustiger le fascisme jusqu'à oublier le but réel de la conférence : les problèmes de la jeunesse. Il est infiniment regrettable que des tendances politiques se soient cachées sous ce masque de l'anti-fascisme pour essayer de porter atteinte à ceux qui ne les approuvaient pas toujours.

Nous parlons de tendances politiques regrettables. Il faut remarquer que le nom de la Fédération qui a été choisi (et auquel s'est opposé la délégation canadienne) est celui de « Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique ». Or l'on sait que l'organisation communiste du Canada, comme celle des Etats-Unis et de bien d'autres pays, porte le nom d'« Association Démocratique ». Cela ressemble aussi à la nouvelle politique soviétique de se qualifier de démocratique et de qualifier ceux qui s'y opposent de « réactionnaires ». Par réactionnaires, il faut entendre surtout les catholiques (donc, naturellement, les Canadiens français). De plus, l'un des buts de la nouvelle fédération, but mentionné dans la constitution et qui a soulevé tout un débat, est « la politique ». Qu'est-ce que cela veut bien dire ? On n'a pu réussir à le faire préciser, comme on n'a jamais pu obtenir une définition du mot « démocratie ». C'est là l'avantage des « anciens réactionnaires » de ne jamais se compromettre par des définitions et, du même coup, de toujours laisser croire que « les autres » sont compromis.

La conférence internationale de la jeunesse avait en effet des tendances communistes très évidentes : sur 445 délégués, il y avait 260 communistes ; les unions soviétiques avaient 60 représentants officiels ; l'Empire britannique était représenté par 60 jeunes dont 20 l'ont renié publiquement ; les Etats-Unis comptaient 10 communistes dans une délégation de 25 ; la France et la Belgique n'étaient représentées par aucun délégué officiel des organisations catholiques. Le comité directeur de la conférence, sur 32 membres, comptait 20 communistes, 1 socialiste, 4 protestants et 1 catholique. Le comité exécutif élu à la suite de la fondation de la fédération, sur 13 membres, compte 8 communistes,

dont le président (un Français), deux des quatre vice-présidents et cinq des huit directeurs.

Une foule de petits faits significatifs laissaient d'ailleurs percer l'intention des organisateurs en même temps que le manque de sérieux et le ridicule de ceux qui se sont laissés prendre au jeu des communistes russes. Le président de la délégation russe, qui est le secrétaire général officiel de la fédération de tous les clubs de jeunes communistes de Russie, donna le ton en réclamant « la liberté de parole et de presse pour les groupes progressifs du monde ». On savait déjà à quoi s'en tenir sur le reste de son discours et aussi sur ceux de ses admirateurs, comme sur ce qu'il entendait par « groupes progressifs ». Il continua en exigeant que le monde frappe d'ostracisme l'Espagne, le Portugal et l'Argentine et tous les fascistes qui pouvaient se cacher sous toutes sortes de noms « même celui de chrétien ». Il ne voulut pas entrer dans les détails ; trop diplomate pour cela, c'est à d'autres qu'il laissa ce soin. Par exemple, c'est un délégué des Etats-Unis qui demanda l'internationalisation de la bombe atomique (!) ; c'est un Anglais d'Angleterre qui vint condamner le colonialisme de l'Empire britannique ; c'est un Espagnol qui se permit de demander non seulement la rupture des relations politiques avec l'Espagne, mais aussi des relations culturelles et même sportives... tandis que le Vénézuéla (on ne s'y attendait pas !) crut bon de souligner, aux applaudissements prolongés de l'on ne sait combien de délégués, que le clergé catholique était responsable des troubles espagnols actuels. Et un Allemand (le seul de son espèce, et un anti-fasciste, on peut le croire) fit toute une digression pour expliquer que le scoutisme, que les Anglais essayaient maintenant d'implanter en Allemagne occupée, n'était ni plus ni moins qu'une autre forme du militarisme hitlérien (conclusion tellement inattendue que les Russes eux-mêmes oublièrent d'applaudir !) Il y eut aussi Cuba qui réclama à grands cris, des Etats-Unis, la liberté de Porto-Rico. Le président de la délégation américaine se leva (avec encore plus de sérieux que n'en aurait été capable le Président des Etats-Unis en personne) pour s'empresse d'acquiescer à une « demande aussi raisonnable ». La Yougoslavie s'occupa tout le temps du congrès d'essayer de convaincre les délégués de la mauvaise volonté de la Grèce dans l'ordre international. Et il y avait encore les amis spéciaux de la Russie : la Mongolie qui remercia les Russes de leur aide providentiel (en y pensant bien, le mot « providentiel » est peut-être plus juste que l'orateur n'a pu le croire) ; l'Esthonie qui assura tout le monde que son union avec la Russie lui apportait une liberté qu'elle n'avait jamais connue (peut-être !) ; les Indes anglaises qui proposèrent la jeunesse

russe comme « l'étoile qui guidera le monde futur (Dieu sait où !) ; le Danemark dont le président de la délégation portait l'étoile rouge, décoration russe sur laquelle on lisait : *Hero of the Soviet Union* ; et bien d'autres.

C'est dans une pareille atmosphère que la délégation canadienne essaya, grâce à la bonne entente qui régnait parmi ses membres (et il faut noter que Canadiens français et Canadiens anglais ne se sont peut-être jamais aussi bien entendus sans renier aucun de leurs caractères ethniques), de rallier autour d'elle tous les bien pensant, les gens sérieux qui ne pouvaient trouver au sein de leurs propres délégations une majorité prête à les soutenir (sauf la Hollande qui n'avait tout de même pas l'influence du Canada, et peut-être l'Italie dont les trois quarts des membres étaient catholiques mais qui ne pouvait élever la voix sans faire naître des soupçons...). Ce sont les Canadiens, par exemple, qui ont réussi, soutenus en cela par la Chine et la Hollande, à faire admettre l'importance primordiale de la famille et de son indépendance vis-à-vis de l'Etat dans le domaine de l'éducation des enfants ; ce sont les Canadiens qui ont insisté sur la nécessité de l'éducation religieuse, au cours d'un débat où percèrent bien des intérêts jusque-là cachés (et pendant lequel aussi la Yougoslavie demanda de ne pas s'en faire pour des questions aussi secondaires que celles-là !) ; ce sont encore les Canadiens qui ont empêché de mettre la Fédération Internationale de la Jeunesse sous la tutelle de la Fédération Internationale des Ouvriers, comme le réclamaient les Russes avec toute la logique de leur illogisme.

* * *

En voyant sous cet angle la conférence internationale de la jeunesse tenue à Londres à la fin de 1945, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec d'autres conférences du même genre. Au début de février 1945, avait aussi lieu à Londres le congrès de la Fédération Internationale des Ouvriers (groupant les unions anglo-saxonnes, soviétiques, le C. I. O. américain et la C. G. T. française). Quinze jours après le congrès de la Fédération Mondiale de la Jeunesse, se tenait enfin à Paris le congrès de la Fédération Internationale Féminine. Des observateurs, dignes de foi et qui ont assisté aux trois congrès, ont remarqué chaque fois les mêmes tendances et ont reconnu dans certains des principaux organisateurs toujours les mêmes figures. Ce seraient donc là les trois éléments que la propagande soviétique a essayé d'atteindre tout de suite après la guerre : les jeunes, les femmes et les ouvriers, les trois

BAnQ NUMÉRIQUE

Page(s) manquante(s) ou non-numérisée(s)

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Pour qu'une effabulation romanesque retienne l'attention du lecteur et satisfasse son attente, il faut qu'elle rayonne, au moins dans les grandes lignes, d'un nœud de vérité objective qui en commande et en ordonne toutes les phases. C'est ce nœud que nous ne parvenons pas à repérer dans « Fontile ». Il n'existe pas de petite ville qui possède des tramways à deux cents milles de Montréal ; le héros est vraiment trop précoce à treize ans, s'il reçoit son éducation en terre canadienne — le roman est autobiographique — on ne reconnaît pas bien les communes relations qu'entretiennent les jeunes gens de chez nous à leur entrée dans la vie ; la description de la profession religieuse de Georges confondue avec sa prise d'habit nous égare totalement ; les noms des personnages assez capricieusement fabriqués n'ont rien de spécifiquement canadien... bref, tout relève beaucoup plus de l'imagination que de l'observation. Mais l'imagination sans contact avec le réel, au moins par le souvenir, s'égare facilement et cède à la tentation de juxtaposer les uns aux autres des fragments de rêves difficiles à lier logiquement.

Puis il y a des paragraphes complets qui en font surgir de substantiellement semblables dans ma mémoire, bien que je n'aie jamais habité « Fontile » : Daudet avec les amusements du Petit-Chose au grenier, Barrès et ses premières conversations littéraires avec ses compagnons du lycée de Nancy, Mauriac avec son « Journal » et quelques chapitres de « La robe prétexte », Duhamel avec les conversations de Laurent Pasquier et de son ami Justin Wil, aussi quelque chose du « Journal de Salavin ». Quel créateur apparaîtrait M. Robert Charbonneau s'il n'avait jamais fréquenté cette littérature ! Mais j'ai une trop haute opinion de sa culture pour croire que ces ouvrages lui sont inconnus. Dans ce cas, il n'a pas encore trouvé sa voie ou s'il l'a trouvée, il s'en est écarté dans « Fontile ». Les réminiscences littéraires lui ont dérobé les contours précis du milieu et les caractères exacts des personnages.

Est-ce à dire que « Fontile » est sans mérites ? Non, l'auteur y révèle les dons qui font les écrivains attachants : une sensibilité très vive, l'art de l'évocation, un style aisé et correct. Je souhaite à M. Robert Charbonneau de retrouver au plus tôt sa voie, la voie si directe et si authentiquement canadienne de Mlle Gabrielle Roy dans « Bonheur d'occasion », par exemple.

A. Saint-Pierre, O. P.

Charles MAYER — « L'homme ne vaut que par le progrès ». Editions de la Maison Française, New-York, 1945. 20 cm. 401 pp.

Si l'on consulte la liste des ouvrages de M. Charles Mayer, on voit qu'il passe des recherches physico-chimiques les plus spécialisées à l'étude de l'histoire de la politique française. Cela dénote déjà une remarquable envergure ; mais devant un travail comme celui que nous présentent aujourd'hui les Editions de la Maison Française, nous sommes littéralement éblouis : qu'on se représente une vaste synthèse où sont impliquées les plus importantes découvertes de la science moderne, les questions sociales les plus angoissantes, les problèmes métaphysiques les plus fon-

damentaux. M. Mayer agite toutes les notions possibles avec un brio déroutant : il voltige d'un sujet à un autre, règle un problème au passage, nous ouvre des horizons sur l'avenir de l'humanité, discute des équations physico-mathématiques, nous donne de sages conseils, etc., etc. Et tout ce bavardage rappelle comiquement à l'auteur de la préface, M. André Maurois, « ces esprits curieux de la Renaissance ».

Mais si l'on fait le bilan de cette imposante « Somme » du XXe siècle, que reste-t-il ? Presque rien. On sent qu'aucun problème n'a été vraiment approfondi, ni même convenablement posé.

Que l'on se rassure cependant ; le lecteur est récompensé de ses longs efforts par plusieurs choses fort cocasses qui agrémentent heureusement cet ouvrage ; par exemple, l'auteur termine son premier livre avec l'énumération des « principes scientifiques d'un matérialisme progressiste » ; il en propose quarante-huit, bien numérotés ; plus loin il termine son deuxième livre avec une autre énumération. Cette fois, il s'agit de « principes d'une conception progressiste de l'individu et de la société » et l'auteur en a trouvé encore quarante-huit, toujours numérotés. Nous savions tous que le nombre sept est sacré, mais qui aurait attribué des vertus particulières au nombre quarante-huit ?

Paul Lacoste

Georges DUHAMEL — « La Pierre d'Horeb ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 231 pp.

C'est un roman très curieux que « La Pierre d'Horeb ». On n'y trouve guère ce qui constitue en général un roman : il offre très peu de récit continu, encore moins de caractères bien marqués, aucune atmosphère particulièrement suggestive. Duhamel a réuni dans ce volume une série de souvenirs et d'impressions disparates : il s'agit, comme toujours, d'un jeune homme dont le père, médecin, bien entendu, est un original ; ce personnage, comme plusieurs autres créés par Duhamel, nous introduit dans des salles de dissection, puis brusquement, il est question d'aventures galantes, puis on se trouve au milieu de révolutionnaires russes, etc.

Tous ces éléments se succèdent d'une manière fantaisiste, qui a son charme. Le livre vaut précisément par cette liberté que prend l'auteur avec son sujet. Le style est très alerte. Bref, voilà un ouvrage très agréable, pouvant nous offrir deux heures de détente parfaite.

Paul Lacoste

Emile NELLIGAN — « Poésies ». Fides, Montréal, 1945. 21 cm. 232 pp.

Fides nous offre une belle édition de l'œuvre d'Emile Nelligan. On a beaucoup discuté ce poète, qui est certes la figure la plus attachante de notre littérature. Encore, aujourd'hui, il est intéressant de relire cette poésie, bien imparfaite, sans doute, et dépassée même chez nous, mais remplie d'un souffle que l'on n'a certes pas retrouvé.

L'ESPRIT DES LIVRES

Le recueil est précédé d'une étude de M. Louis Dantin sur le poète et son œuvre. M. Dantin évoque avec émotion les malheurs de Nelligan, et il analyse sa poésie avec bienveillance, mais aussi avec discernement.

Le volume est bien présenté, des marges assez généreuses encadrent les poèmes, ce qui n'est pas un luxe dans un recueil de vers.

Paul Lacoste

Albertine FERLAND-ANGERS — « Mère d'Youville ». Librairie Beauchemin Limitée, Montréal, 1945. 24.5 cm. 385 pp.

Il y a des historiens qui aiment à ébaucher de grandes synthèses, fort imposantes sans doute, mais appuyées sur des recherches rapides et incomplètes. Leur œuvre est le plus souvent peu durable. D'autres choisissent un point précis de l'histoire, l'examinent à fond, et nous présentent un travail solide. Madame Albertine Ferland-Angers, de la Société Historique de Montréal, est de ces derniers. Elle nous offre avec son ouvrage sur Mère d'Youville le résultat de plusieurs années de recherches méthodiques et patientes.

Par ailleurs, l'enthousiasme de l'auteur pour son héroïne donne au récit une vie intense, que n'ont pas souvent les travaux historiques aussi sérieux que le sien. Cette évocation de la grande âme de Madame d'Youville aura une influence heureuse sur le lecteur, bien que le volume ne soit aucunement un livre *édifiant*. Certains regrettent peut-être que l'auteur se soit permis ici et là un peu trop de lyrisme.

Le livre est très bien présenté et orné de reproductions photographiques qui contribuent à le rendre attrayant.

Paul Lacoste

André CORTHIS — « Destinées ». Les Éditions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 235 pp.

Voici un roman comme on en a lu cent autres. Il n'est ni bon ni tout à fait mauvais. L'auteur nous trace certains caractères plus ou moins précis, formés presque tout entier de bribes que nous avons déjà rencontrées ici et là, chez divers romanciers. Aucun ne semble très vivant. Ces petits personnages ne nous apprennent rien sur l'homme, et surtout ne nous laissent aucune impression.

La composition du volume laisse à désirer. Le récit progresse très lourdement. Le style, incolore, nous rappelle certaines œuvres fossilisées de l'avant-dernière génération.

Ce livre sera goûté des amateurs de roman-feuilleton, mais il nous intéresse médiocrement.

Paul Lacoste

Jacques BAINVILLE — « Histoire de deux peuples ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 18.5 cm. 252 pp.

Bainville établit un brillant parallèle entre l'histoire de la France et celle de l'Allemagne. Il nous montre le royaume de France, très faible au début devant le puissant empire germanique, s'élever cependant grâce à la politique clairvoyante des Capétiens, alors que son rival piétine dans l'anarchie. Puis l'auteur célèbre ce qu'il considère comme le chef-d'œuvre de la monarchie, le traité de Westphalie. Il décrit le morcellement et l'impuissance de l'Allemagne, entretenus par Louis XIV, au profit non seulement de la France, mais de toute l'Europe. Le divorce entre la royauté et l'opinion publique sur la question de l'alliance avec l'Autriche semble à Bainville le point tournant de la politique française au XVIII^e siècle. Le livre se termine par le récit de ce que l'auteur considère comme les fautes de la démocratie française, fautes qui amènent le relèvement de l'Allemagne.

Dans ce volume, comme dans tous ceux de Bainville, l'histoire semble un peu trop mise au service de la thèse royaliste. Mais on ne peut qu'être séduit par cette puissante vue d'ensemble. Plusieurs pages sont d'autre part un excellent tonique pour des esprits gorgés de propagande.

Paul Lacoste

Pierre DE RONSARD — « Selecta ». Fides, Montréal, 1945. 18.5 cm. 96 pp.

Ronsard n'est guère connu chez nous que par les quelques pièces infailliblement citées dans les manuels de littérature : « Mignonne allons voir si la rose... », « Comme on voit sur la branche au mois de mai... » etc. C'est un sort qu'il partage d'ailleurs avec plusieurs autres grands noms de la poésie française. Il faut donc remercier la maison Fides de livrer à notre public ce poète que Léon Daudet estimait presque l'égal des plus illustres.

Mais peut-être eût-il fallu être plus généreux et inclure dans le volume bien d'autres pièces. Même dans un recueil de « morceaux choisis », il est préférable de ne pas trop réduire l'œuvre d'un poète, car on risque fort de n'en donner qu'une impression très pauvre et même fautive. Le lecteur aime à garder une certaine latitude dans son choix.

Et aussi, pourquoi imprimer des vers sur du papier commun ? Notre plaisir s'en trouve singulièrement diminué.

Paul Lacoste

Richard ARÈS — « Notre question nationale » (2—Positions de principes). Editions de l'Action Nationale, Montréal, 1946. 19 cm. 247 pp.

Comme le fait remarquer le R. Père Arès dans sa préface, il est impossible d'aborder nos problèmes nationaux sans faire appel à maints

L'ESPRIT DES LIVRES

principes de la philosophie et de la sociologie. Certes on a trop souvent pris des mots pour des réalités, et nos chefs se sont trop facilement satisfaits de solutions abstraites et chimériques, mais par contre les esprits « positifs », qui ont voulu s'en tenir au point de vue strictement « pratique » se sont fourvoyés d'une façon tout aussi désastreuse. Le Père Arès a donc voulu s'attaquer à nos problèmes avec toute l'ampleur désirable et il nous donne dans son nouveau travail un exposé systématique des notions fondamentales impliquées dans notre « question nationale ». Il nous propose des « positions », sur la nation, l'Etat, la patrie, le nationalisme, etc. Dans un ouvrage ultérieur, il passera aux explications pratiques.

Ce travail très sérieux a de grands mérites. L'auteur sait se maintenir dans l'ordre des principes et rester serein. Il fait un effort soutenu de la première page à la dernière, sans se livrer aux digressions faciles. Son exposé est clair et bien abordable aux lecteurs ultimes.

Paul Lacoste

John A. GUISCHARD — « Le conte fantastique au XIXe siècle ». Fides Montréal, 1945. 19 cm. 181 pp.

M. Guischard publie sa thèse de doctorat, qui est une sorte de vue panoramique de l'histoire du conte fantastique, en Allemagne, aux Etats-Unis, en France, en Angleterre et en Russie.

Il est facile de relever maintes faiblesses dans le travail du nouveau docteur. Son sujet est beaucoup trop vaste, et il doit se contenter de toucher rapidement chaque auteur. M. Guischard est forcé par conséquent de se borner à quelques notions générales et bien connues, au lieu de faire une recherche quelque peu originale. Il lui arrive même de se permettre des remarques d'une banalité presque ridicule. Puis l'appareil scientifique n'est pas au point ; on a l'impression que M. Guischard n'a voulu que faire une œuvre de vulgarisation.

En somme, ce travail pourrait à la rigueur s'intégrer dans un manuel de littérature ; ce n'est certes pas une thèse de doctorat.

Paul Lacoste

Jacques DE LACRETELLE — « Silbermann », suivi de « Le retour de Silbermann ». Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 232 pp.

Parmi tous les ouvrages que « Variétés » a présentés à notre public, peu offrent un intérêt égal à « Silbermann ». C'est l'histoire d'un jeune Israélite supérieurement doué, mais qui devient victime de préjugés de race dans un lycée français. Il doit renoncer à ses ambitions littéraires et quitter la France, pour finir misérablement en Amérique. Ce thème n'est pas nouveau, mais M. de Lacretelle l'a traité d'une façon très heureuse ; le narrateur est un jeune Français, confrère et ami de Silbermann, et qui doit souffrir avec lui les injustices des autres élèves. Il admire son

ami, mais il voit s'altérer graduellement son caractère, et il nous retrace la pénible évolution qui ruinera la vie de Silbermann.

M. de Lacretelle se montre comme toujours un écrivain discret, qui suggère, plutôt qu'il ne les impose, ses idées et ses impressions. Mais on trouve dans maints passages du volume une émotion intense. On reconnaît par ailleurs dans certains passages l'art d'André Gide.

Notons cependant que la seconde partie du livre est nettement inférieure à la première.

Paul Lacoste

DUSSANE — « Reines de théâtres ». Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 19 cm. 231 pp.

Comme le fait remarquer Dussane dans sa préface, la scène offre une carrière aussi éphémère que brillante. Les « Reines de théâtres » disparaissent et tombent dans l'oubli presque aussi rapidement que les souveraines couronnées. C'est pourquoi la grande actrice a tenté de faire revivre celles qui l'ont précédée au sommet de la scène française. Du Parc, Mars, Rachel, Sarah Bernhard, etc. Les premiers chapitres sont ternes et nous laissent un peu froids, mais à partir de Mars, l'auteur s'enflamme et ses héroïnes sont beaucoup mieux campées. On remarquera le chapitre intitulé « Mars et Dorval », qui établit entre deux carrières rivales un contraste saisissant.

Quant à Sarah Bernhard, Dussane en fait plus qu'une reine, c'est une impératrice, et nous ne pouvons qu'être éblouis par une vie aussi extraordinaire. Le volume se ferme sur Julia Bartel, à qui l'auteur semble vouer un culte particulier.

Paul Lacoste

LES RECENSIONS DU MOIS...

L'Orient romanesque en France. Histoire et critique littéraire, <i>par Marie-Louise Dufrenoy</i>	\$3.00
Fontile, <i>par Robert Charbonneau</i>	1.25
Poésies, <i>par Emile Nelligan</i>	1.25
Mère d'Youville, <i>par Albertine Ferland-Angers</i>	2.00
Histoire de deux peuples, <i>par Jacques Bainville</i>	1.25
Selecta, <i>par Pierre De Ronsard</i>35
Notre question nationale, <i>par Richard Arès (Tome 2)</i>	1.00
Le conte fantastique au XIXe siècle, <i>par J. A. Guischart</i>	1.00
Reines de théâtre, <i>par Dussane</i>	1.25

Le livre de l'heure

JÉSUS PASSAIT

par Ernest PALLASCIO-MORIN

Un livre évoquant la vie publique du Christ. L'auteur ne prétend pas découvrir le Christ ni encore moins remplacer les quatre évangiles. Il met en lumière la vie extraordinaire, magnifique, glorieuse de cet Homme qui a passé en faisant le bien.

Il ne prêche à personne ! Il se place plutôt devant la vie magnifique du Christ et l'étudie avec tendresse ; il se prêche à lui-même et cela n'est sûrement pas un manque de courage. Il voit, dans le Christ, l'Homme que l'on cherche aujourd'hui pour tirer le monde de l'horreur où il est tombé !

PRIX : \$1.25

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WA. 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL
MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS Co.
of Canada, Limited



2875, rue CENTRE

MONTRÉAL

Wilbank 7121

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES

OTTAWA, CAN.

*Achète bien
qui achète chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE

*Au service du public
depuis 1868*

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA.....\$ 6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

Zenith
INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. FRontenac 7424

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

• ARTHUR GUYOT, ENRG.

• 1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577

• MONTRÉAL

- NOS TABERNACLES
- SONT EXCLUSIFS EN
- MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLARD 4694*

6641, rue Saint-Hubert

Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : \$9 000 000.00

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay,
Sec.

VIENT DE PARAÎTRE :

Comment préparer *son* **MARIAGE?**

par le R. Père Arthur-M. GRANGER, O. P.

(30e mille, 5e édition, adaptée aux gens mariés)

Ce volume est déjà connu puisque les réimpressions se succèdent à un rythme entraînant. Plus que tous les éloges des recenseurs, elles prouvent combien l'auteur a frappé juste.

A beaucoup de nos jeunes des deux sexes et à beaucoup de nos gens mariés, ce livre donne l'occasion soit de découvrir, soit de scruter l'authentique réalité du mariage et de s'orienter en conséquence.

Ces pages, remplies d'une apostolique psychologie, écrites dans un style « d'épaules à épaules », jette une bienfaisante lumière sur la préparation éloignée et prochaine au mariage, sur les relations et le devoir des époux ainsi que sur l'engouement moderne à suivre la fameuse méthode Ogino-Knaus.

Depuis 1939 seulement, ce livre en est rendu à son trentième mille ! C'est un témoignage en sa faveur. Beaucoup plus complète que la première, cette cinquième édition (208 pages) renferme, en appendice, le cérémonial du mariage et les prières de la messe du mariage.

PRIX : \$1.00

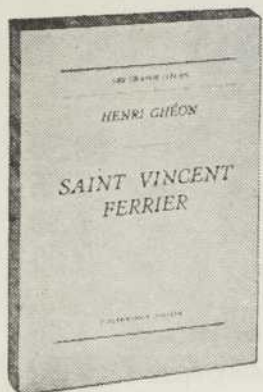
Édition anglaise reliée "PREPARATION FOR MARRIAGE": \$2.00

En vente :

Chez l'auteur : R. P. Granger, O. P., St-Hyacinthe, P. Q.
(ou Tél. Montréal : CL. 7300)

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA



S. VINCENT FERRIER

par Henri Ghéon

*Pour bien fêter le grand thaumaturge dominicain, le 5 avril,
il faut avoir lu le volume d'Henri Ghéon.*

PRIX : \$1.00



LE CONTE DES SEPT GLAIVES

par Ruth Lafleur-Hétu

Ouvrage à lire durant le carême. D'un style unique et d'une réalisation typographique parfaite, c'est le volume par excellence qui plaira aux prêtres, religieux et religieuses ainsi qu'aux âmes chrétiennes.

PRIX : \$1.25

N.-D.
du Rosaire
de Fatima

•
LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER

N.-D. DU ROSAIRE DE FATIMA

par le R. Père Jean BOUSQUET, O. P.

*Magnifique brochure de 96 pages, avec couverture
en 6 couleurs*

Prix : \$0.30 franco

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WA. 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

NOUVEAUTÉS, AVRIL 1946

Esquisse de France (ill.), <i>En collaboration</i>	\$3.50
Le Livre de Cuisine de Boston	net 2.85
Monsieur Colbert, <i>par C.-J. Gignoux</i>	1.50
Journal, <i>par Eugénie de Guérin</i> (2 volumes)	2.00
Comment préparer son mariage ?, <i>par A.-M. Granger, O. P.</i> (nouvelle édition)	1.00
La Femme chez elle. Petite encyclopédie des travaux domestiques	2.00
Ristontac, <i>par Andrée Maillet</i> (Album de luxe)	2.50
L'idée réparatrice, <i>par le R. Père Plus, S. J.</i>	net .60
Le saint curé d'Ars, <i>par F. Trochu</i> (abrégé)	net .25
Ames d'aujourd'hui, <i>par F. Vincent</i>	net 1.00
Le sacrifice dans le dogme catholique, <i>par l'abbé J.-M. Buathier</i>	net 1.25
Où allons-nous ?, <i>par l'abbé Th. Moreux</i>	net 1.00
D'où venons-nous ?, <i>par l'abbé Th. Moreux</i>	net 1.00
Une âme de lumière et d'énergie, <i>par le R. Père Plus, S. J.</i>	net 1.00
Les âmes généreuses, <i>par Louis Capelle, S. J.</i>	net 1.50
Notre œuvre d'éducatrices, <i>par une religieuse</i>	net .60
Marie Mère du Prêtre, <i>par Mgr Chaptal</i>	net .75
Au fil de l'année liturgique, <i>par le chan. Jacques Leclercq</i>	net 1.75
L'Art d'utiliser ses fautes, <i>par le R. Père Tissot</i>	net .35
Contribution à l'éducation des clercs, <i>par J. Guibert</i>	net 1.00
Jésus éducateur des apôtres, <i>par J. Delbrel, S. J.</i>	net 1.00
Autour du mariage, <i>par P. Castillon</i> (Méditations — Morale)	net .35
L'autorité dans la famille et à l'école, <i>par F. J. Kieffer</i>	net 1.00
Pédagogie chrétienne, <i>par le chan. Boyer</i> (1945)	net 1.75
Newman éducateur, <i>par F. Tardivel</i>	net 1.15
Eléments de psychologie expérimentale, <i>par J. de la Vaissière</i> (T. 2)	net .90
Les perfections divines, <i>par R. Garrigou-Lagrange, O. P.</i>	net 1.00
L'ami des malades, <i>par le chan. Girard</i>	net .25
Les vingt-quatre thèses thomistes, <i>par E. Hugon, O. P.</i>	net 1.25
Nature et obligation de l'état religieux, <i>par L. Choupin, S. J.</i>	net 1.50
La magnificence des sacrements, <i>par Mgr Grente</i> (1945)	net 2.00
Tests collectifs de Catéchisme, <i>par Marie Fargues</i> (illustré) 1945	net 1.50
Contes, <i>par Marie Noël</i>90
Oppède, <i>par C. de Saint-Exupéry</i>	2.75
Fables de mon jardin, <i>par G. Duhamel</i>	1.00
Saint Jean-Baptiste, <i>par F. Saintonge, S. J.</i>	1.50
Sur la route inconnue, <i>par Magali</i>	1.25
Ave Maria, <i>par Colette Parent</i>	1.50
Un mariage dans le monde, <i>par Octave Feuillet</i>	1.25
Les journées de septembre 1792, <i>par Jacques Herissay</i> (1945)	net 2.50

Les LIVRES IMPORTÉS D'EUROPE sont à très bas prix et vendus à
PRIX NET et expédiés FRANCO.
Demandez nos listes de nouveautés et livres importés.

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-3200
WWW.CHICAGO.EDU

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa ».

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;

LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL - 18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28



